

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Arsène

Juliette Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Juliette

Arnaud

ARSENÈ





Juliette Arnaud

ARSÈNE

Juliette Arnaud

ARSÈNE

ARNAUD JULIETTE

ARSENE

CASTERMAN

Collection : ROMANS JEUNESSE

Maison d'édition : CASTERMAN JEUNESSE

© Casterman 2012

Dépôt légal : septembre 2012 ; D.2012/0053/433

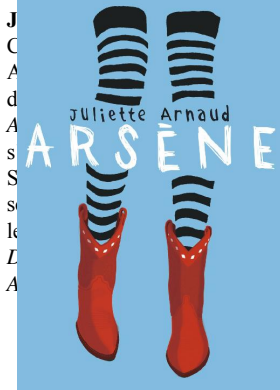
ISBN numérique : 978-2-203-06696-0

ISBN du pdf web : 978-2-203-06695-3

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-203-02994-1

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)



13 à Saint-Étienne, à l'époque où les Verts dominent le football.

Entre ses deux « commères », Christine Anglio et Corinne Puget. Faute de mieux, les trois amies décident d'en écrire une elles-mêmes. Ce sera une histoire d'amitié entre filles. Le succès est énorme, une suite est sortie début juin 2012 : Juliette Arnaud en a cosigné la scénarisation. Parallèlement, elle poursuit sa carrière de scénariste pour le cinéma (*Ensemble, c'est tout*, *De l'autre côté du lit*, *Drôle de famille*).

MUSIQUE POUR CASSER DES BRIQUES

The Rolling Stones
Exile on Main Street (1972)

Creedence Clearwater Revival
Fortunate Son (Willy and the Poor Boys, 1970)

Ten Years After
I'd Love to Change the World (A Space in Time, 1971)

John Lennon, Yoko Ono
Happy Xmas (War is Over) (1971)

Bob Dylan
Shelter from the Storm (Blood on the Tracks, 1975)



SEPTEMBRE – Rentrée des classes

Pour fêter mon entrée en sixième, mes parents m'ont offert des jumelles dans un gros paquet.

Moi, j'avais prévu de demander un gros cadeau pour Noël : un micro quasi professionnel pour m'entraîner à commenter les matchs de foot comme Arsène Wenger, qui est mon maître.

Mais le truc, c'est que j'avais pas mis mes parents au courant. Donc, quand j'ai vu le gros paquet, je me suis dit que peut-être ils avaient dépensé tout l'argent pour un cadeau nul, ce qui fait qu'à Noël je n'aurais pas de cadeau du tout, et surtout pas de micro quasi professionnel.

C'est pour ça que je ne me suis pas précipité pour ouvrir leur cadeau. Parce que « gros » c'est pas forcément « cher », mais si quand même. À part, si vous offrez à votre enfant pour son entrée en sixième des kilos de gravier et mes parents ne sont pas ce genre de parents.

Et bim ! j'avais raison : c'était des jumelles, et les jumelles c'est cher.

J'ai relevé la tête du gros paquet et j'ai souri comme un idiot pour qu'ils soient heureux parce que c'est important de rendre ses parents heureux.

Pour m'aider à rentrer en sixième, mes parents, ils auraient mieux fait de m'offrir des talonnettes. Là-bas, au collège, je suis devenu le plus petit, même les filles peuvent voir le haut de mon crâne. Ce qui fait que je préfère être à la maison. En plus dans mon immeuble, il y a Lita, c'est la fille de la concierge, qui a le même âge que moi, mais qui est encore bien plus petite. Sauf que c'est pas un problème pour elle d'être la plus petite de son âge, vu qu'elle va pas à l'école, vu qu'elle est salement asthmatique.

Mon père, il a commencé des phrases sur l'importance des cadeaux intelligents par rapport aux cadeaux débiles et comme j'ai senti que ça risquait de durer et que j'en pouvais plus de sourire comme un idiot (en fait j'avais peur de rester coincé avec ce sourire, ce qui, ajouté au fait que je suis petit, aurait rendu le collège carrément dangereux pour ma survie), j'ai dit que bon, je pouvais plus me retenir de jouer avec dans ma chambre tellement j'étais content de mon cadeau intelligent.

Je crois que ma mère m'a grillé parce que j'avais encore agrandi mon sourire idiot et que ma mère, sans offense pour mon père, elle est plus futée que lui, même si elle gagne moins d'argent. Et faut savoir que déjà mon père

il en gagne pas des masses non plus.

Une fois dans ma chambre, je pensai : combien il restait de chances pour avoir tout de même un micro quasi professionnel à Noël ?

Parce que dans ce genre de micro, on n'a pas du tout la même voix il paraît, mais alors pas du tout. Donc tout mon entraînement de commentateur risque de ne servir à rien, vu que je ne connais pas ma voix de micro quasi professionnel.

Mon père, il m'avait précisé que grâce aux jumelles, je pourrais voir des oiseaux comme si ils étaient à portée de main. Bon, je me suis dit, je vais regarder des pigeons.

Même si franchement ça me dégoûte pas mal les pigeons ; en fait tous les animaux qui ont des yeux petits, comme les insectes, les crabes et les oiseaux en général. Je préfère les vaches, les chiens et les lions.

Puisque j'ai la chambre sur cour de notre appartement, je pouvais espionner les pigeons sur le toit d'en face. C'est ce jour-là que j'ai compris que ma mamie de Pornic a raison quand elle dit : « Y a toujours un bien dans un mal. »

Parce qu'au moment où je me disais que vraiment ça me dégoûte les petits yeux des pigeons, j'ai entendu la musique qui venait de l'appartement en dessous du toit, alors j'ai baissé les jumelles et je l'ai vue, elle.

J'ai pas eu le temps de me dire à quel point elle était fantastique parce qu'elle est tombée du tabouret où elle était perchée pour installer un rideau.

Pour vous dire à quel point c'est un genre de fille fantastique, elle a tellement beuglé des insultes que je les ai toutes entendues malgré la musique. Et ça a duré jusqu'à ce qu'elle ait moins mal. Ensuite elle a ramassé tous ses cheveux très blonds dans le genre ondulé dans un nœud, elle est remontée sur le tabouret en l'insultant lui aussi, et elle a recommencé à accrocher pas trop bien son rideau en chantant sur sa musique. Je suis pas trop calé en musique, moins qu'en commentaires de foot par exemple, mais je ne crois pas que c'était très harmonieux son chant. Par contre, il était aussi joyeux et en sueur que la sonnerie de 16 h 30 à l'école primaire. Je regrettais de ne pas connaître cette chanson.

En tout cas, j'ai compris deux choses pratiquement en même temps : premièrement, ce rideau elle n'arriverait pas à l'installer et deuxièmement (toujours le bien pour le mal), c'était chouette pour moi puisque dorénavant je pourrais regarder facilement la nouvelle voisine.

Les filles, c'est comme les joueurs de foot, il y en a plusieurs catégories.

Tout le monde ne peut pas jouer en Champions League, n'est-ce pas ? Déjà parce que ça ferait trop de matchs et pas assez de ligues. Et puis c'est important de ranger les choses dans des catégories pour s'y retrouver. Moi, en vérité, les filles j'y connais rien à part ma mère, ma mamie de Pornic et Lita.

Heureusement j'ai pensé à Arsène Wenger, mon maître, et tout de suite j'ai pigé que cette fille-là c'était forcément un numéro 10. Alors je me suis dit : « Cette fille-là, minimum, elle mérite de s'appeler Arsène. » Et c'est ce

que j'ai fait. Je l'ai appelée Arsène.

Mais attention, autrement, rien à voir avec mon maître. Pas du tout le même genre de physique : Arsène la voisine, c'est une adulte comme lui, mais une adulte depuis deux minutes. Elle doit avoir dans les vingt ans, je dirais. Alors que mon maître c'est le genre d'adulte avec cheveux qui vont sur le gris, la peau qui devient des rides (et c'est bien normal avec toutes ses responsabilités). Arsène la voisine, elle, des cheveux elle en a vraiment beaucoup, même pour une fille, et ses jambes sont beaucoup plus longues, et puis bien sûr elle a des yeux terriblement grands (sinon j'aurais pas pu l'aimer) et puis elle chante très fort et insulte pareil. Alors qu'Arsène, mon maître, c'est pratiquement l'inverse. C'est pas le genre de gars à s'énerver pour un rideau et à porter des shorts aussi courts. Bref tout ça pour dire que les deux Arsène, ils ne se ressemblent pas du tout, mais que c'est un peu plus compliqué.

Par exemple, les deux, tu sais tout de suite que vaut mieux pas aller leur gratter le dessus du crâne, si vous voyez ce que je veux dire. C'est-à-dire qu'on peut le faire, peut-être, mais seulement si on les connaît bien.

J'ai continué à la regarder pendant tout son emménagement, elle n'a jamais éteint la musique, et elle passait d'un carton à l'autre sans suivre aucun ordre. À un moment, je crois qu'elle en a eu marre vu qu'elle est sortie. Alors j'ai couru remercier les parents de ce cadeau d'entrée en sixième. Je préfère être honnête : je n'ai parlé que des pigeons que finalement j'apprécie beaucoup et pas d'Arsène. Donc les parents étaient contents de leur cadeau, moi j'étais content d'Arsène, ce qui fait que, quand je suis allé rejoindre Lita, tout le monde était très content.

Lita, elle passe tellement de temps dans la loge de sa mère qu'elle pourrait la remplacer si elle mourait. C'est elle qui me l'a dit et je la crois parce que Lita c'est pas le genre à se la raconter. C'est une fille très sérieuse. Elle dit aussi qu'elle pourrait remplacer M. Tesson le docteur de la rue derrière chez nous si il mourait tellement la médecine c'est sa passion. Comme moi Arsène Wenger.

Ce qui fait qu'elle sera médecin et concierge et moi entraîneur et commentateur.

D'après ce que j'ai compris du monde actuel, c'est important de savoir faire minimum deux choses.

Lita savait déjà pour Arsène : elle savait que c'était la nouvelle voisine, qu'elle vivait seule et aussi qu'elle avait un chien, ce qui est pas top, paraît-il, pour l'hygiène.

« Le chien, il est gros comme une armoire », elle a ajouté. Après elle m'a dit qu'il fallait que je sorte parce qu'elle devait regarder *Docteur House*. Cette passion qu'elle a, Lita, pour la Médecine, ça date de la première fois qu'elle a vu *Urgences* à la télé. Depuis, elle préférerait se casser un genou plutôt que manquer un épisode du *Journal de la santé*. Heureusement qu'elle est asthmatique à mort parce que sinon elle devrait aller au collège et elle

pourrait plus être médecin.

Donc si je me suis retrouvé dans la rue et que j'ai vu Arsène, c'est pas de ma volonté. C'est pour ainsi dire la faute du Docteur House que Lita préfère regarder seule pour se concentrer et réussir à faire le diagnostic avant lui, si c'est possible, vu que quand même il va très vite. Je tiens à préciser que Lita n'est pas du tout amoureuse du Docteur House comme toutes les autres : elle, c'est son maître, c'est sérieux, c'est professionnel comme passion.

Moi je suis myope comme garçon. Je vois rien de ce qui est loin, enfin si, mais il faut que je plisse mes yeux. Je suis très fier que personne s'en soit rendu compte ni à l'école ni à la maison parce que je ne veux absolument pas porter de lunettes, rapport au fait que déjà je suis petit de taille et toujours le premier de la classe.

Ce qu'il y a de fantastique avec Arsène, c'est que grâce à tous ses cheveux blonds je peux la voir même de loin, juste en plissant un tout petit peu. Alors je l'ai suivie. C'était la première fois. Enfin c'était la première fois que je la suivais, elle.

Parce que ça m'arrive souvent en fait. Je suis les gens de loin depuis que je suis petit. Avant je faisais ça le mercredi après-midi. Je choisis quelqu'un qui me plaît et je le suis, mais de loin, sans me faire repérer.

L'autre partie du jeu, c'est de deviner des trucs sur eux avant qu'ils les fassent. Par exemple ce qu'ils vont acheter comme nourriture, ceci cela.

Et j'aime autant vous dire que c'est un jeu dangereux.

Une fois, dans mon quartier, il y a un type qui s'en est rendu compte, alors il m'a tordu l'oreille et après il m'a mis son pied au cul en me parlant de si près que j'ai senti dans sa bouche. Lui, le type, c'est un horrible. Il enlève jamais ses grosses lunettes noires, il traîne toujours dans le quartier, et même en été, il porte une veste en cuir avec je pense des tas de poches à l'intérieur pour cacher des trucs. Je crois que c'est mieux qu'il n'enlève pas ses lunettes, p't'être que c'est un genre de Méduse, p't'être que ses yeux tuent. Depuis qu'il m'a mis son pied au cul, je me méfie. Déjà je ne le suis plus, c'est sûr. Et si je le vois de loin, je change de trottoir, je fais des détours mais ce n'est pas grave, parce qu'en marche à pied je suis archi fort.

Ce jour-là il n'y avait pas La Méduse, je pouvais suivre Arsène tranquillement.

Enfin, tranquillement, ce n'est pas vrai. Arsène, ce n'est pas le genre à lambiner, je l'ai compris tout de suite, et en plus ses grandes jambes l'aident fort. Au début elle marchait si vite que j'ai pensé qu'elle était fâchée, après j'ai compris que pas du tout, c'est sa manière d'aller d'un endroit à un autre. Bien plus tard, j'ai compris qu'en fait Arsène est toujours plus ou moins fâchée et que peut-être c'est pour ça qu'elle marche si vite.

À l'heure de *Docteur House* il fait encore chaud à l'époque de la rentrée des classes. Donc il y avait encore beaucoup de gens sur les trottoirs, le soleil a laissé des gros tas de chaleur invisibles et ça les immobilise. Pas Arsène. Et comme ses talons ils faisaient un bruit pas possible « ping, pong, ping, pong »,

ça prévenait les gens alors ils se retournaient pour la regarder. Pas Arsène. Elle ne regardait personne, je peux le dire rien qu'en voyant son dos. Lorsqu'il a fait vraiment sombre, j'ai arrêté de la suivre.

C'est le code avec mes parents, y a la confiance et tout et tout mais la confiance s'arrête avec le noir de la nuit. Là, il faut que je rentre recta même si par exemple je viens de voir un truc fantastique. Et je ne les trahis jamais vu que leurs boulots déjà c'est dur avec les responsabilités de toutes sortes, alors c'est pas la peine d'en rajouter.

Mais j'étais bien satisfait parce que j'ai laissé Arsène qui discutait avec monsieur Ali le libraire. Les soirs tièdes, il met une chaise pliante devant son magasin et il fume des petits cigares en parlant à personne.

De toute façon monsieur Ali, il ne parle pas des masses sauf quand il est en colère et là tu rentres la tête dans les épaules, tout le monde réagit de la sorte, même les adultes, même les mémés du quartier, même La Méduse, mais ça c'est juste une supposition vu que La Méduse c'est pas le genre à acheter un livre ou un journal ou un manuel scolaire, je vous le dis tout de suite.

Si par exemple vous demandez à monsieur Ali un livre que lui il n'aime pas, il vous dit non.

Si vous insistez, alors là ça peut devenir affreux. Une fois il a tellement crié sur une dame qu'il a continué jusque dans la rue, la dame elle trotte sec pour rentrer chez elle avec son visage tout rouge. Comme j'ai pas trop compris quels livres il n'aime pas, je ne prends que ceux déjà dans le magasin. Monsieur Ali te laisse lire dans son magasin si t'es un enfant et que tu te tiens sage. Et j'aime autant vous dire que ça viendrait à l'idée de personne d'aller faire l'ahuri chez lui.

Bref ils discutaient les deux. Lui sur sa chaise pliante, elle debout les mains sur les hanches avec son petit short vert et ils riaient.

Elle avait l'air heureux, je suis rentré chez moi.



(Pendant ce temps, dans la tête de Mme Cognet, professeur de français au collège Jacques-Prévert, 18 h 45, dans son deux pièces)

Avec ce que j'ai mis de vinaigre blanc, ça m'étonnerait fort qu'il reste un seul microbe des anciens propriétaires sur ce tourne-disque.

J'ai acheté un saphir neuf que j'ai installé et qui fonctionne.

Je regarde mon œuvre rafistolée et posée sur un tabouret, pas trop loin de mon ordinateur, dont au mieux je sais nettoyer l'écran et je suis très fière de ce que je n'hésite pas à qualifier de Sauvetage de Ma Jeunesse.

Je l'ai découvert ce matin en partant au collège, abandonné à même le pavé et exsudant de poussière mais en réalité prêt à pétarader. Mis à part le saphir qu'il a fallu changer.

À le voir là, dans ces conditions humiliantes, clairement au bord de la fin, je l'ai mal pris, je l'ai même pris personnellement, je me suis sentie rougir aussi nettement que si ma culotte était tombée à mes pieds au milieu de la rue.

Il était 7 h 15, premier cours à 8 heures, juste le temps pour être à l'heure au collège mais pas plus, tant pis : je l'attrape aussi délicatement qu'un nouveau-né et je le remonte chez moi. De fait, je manque le bus de 7 h 18, retard de dix minutes, et fausse joie pour mes élèves de 6^e 4 : je n'étais pas morte, blessée seulement ! Ils n'ont pas compris ma plaisanterie bien sûr, sauf le petit Georges mais lui il comprend presque tout.

D'ailleurs j'exagère un poil, les élèves de la 6^e 4 ne souhaitent pas réellement mon décès, ils sont simplement assez favorables à un arrêt d'une semaine, celui pour lequel on ne trouve pas de remplaçant, les parents hurlent car le bac c'est quand même dans six ans après tout, mais eux sont ravis et je les comprends.

J'ai eu ensuite un mal de chien à me concentrer, et les enfants, encore plus que moi, ils devaient ruminer leur déception. Nous étions partis pour une heure compliquée. Alors j'ai fait lever tout le monde pour changer la disposition des tables et par groupe ils allaient corriger les travaux des autres. Tout ce qui nous sort de la routine les plonge dans le ravissement.

Le petit Georges (mon Dieu, qu'il est petit cet enfant !) laissait les groupes se faire, comme préparé à se retrouver seul. J'ai pris les devants et je l'ai imposé au groupe du terrifiant Kevin Galichon. Kevin Galichon a déjà redoublé au moins trois fois, Kevin Galichon descend d'une lignée de géants (j'ai vu le père et le frère aîné), Kevin Galichon ne maîtrise qu'au prix de grandes difficultés un corps qui verse déjà largement dans l'adolescence. Georges pourrait quasiment passer pour son enfant. Et pourtant Georges a entrepris d'expliquer à son coturne la différence entre l'imparfait et le passé composé en s'appuyant sur une phrase de son invention : « Je regardais la voisine et elle est tombée », « J'ai regardé la voisine et elle tombait », etc., etc. Kevin semblait statufié par l'enthousiasme de Georges, et je pense que pour la première fois et probablement la dernière fois nous nous posâmes la même question : qu'est-ce qui agite si visiblement Georges d'habitude si paisible ? Les nuances des temps du passé ou cette voisine qui tombe ? Je penchais pour la deuxième solution à voir son air radieux, j'ai pensé au mien d'air ce matin face au tourne-disque dans le caniveau, et j'ai rêvassé.

Depuis quand est-ce que je n'écoute plus de 33 tours ? Pourquoi est-ce que j'ai cédé si facilement au CD ? Et où est ma collection de 33 tours ? L'ai-je moi-même jetée en même temps que mon Teppaz ? Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

Alors, de retour chez moi, j'ai téléphoné à mes parents. Ma mère a paniqué immédiatement, « qu'est-ce que cette histoire de 33 tours ? Es-tu devenue pauvre ? », je m'en suis voulu de rallumer son angoisse favorite que mon état de fonctionnaire, professeur certifié de lettres modernes tout de même, n'a jamais totalement rassurée. Sur ce, mon père est intervenu, lui a

pris le téléphone des mains et de l'oreille et, confit de fierté, m'a affirmé que ma collection de 33 tours m'attend depuis vingt ans dans un carton hermétiquement fermé par ses soins dans leur cave. J'ai alors soupiré de joie, et chaudement félicité mon père. J'étais à deux doigts de lui demander d'aller vérifier qu'*Exile on Main Street* des Stones ne manquait pas à l'appel, puis je me suis abstenue pour éviter un nouvel accès de terreur à ma mère.

Je me rends compte que je me suis assise devant mon nouveau tourne-disque exactement comme je le faisais il y a longtemps, en tailleur, et que mes articulations souffrent. Ça me fait sourire, mais qu'importe ! Le week-end prochain, j'irai chez mes parents chercher ma collection de 33 tours.



Je pense que le moment où je dois être franc avec vous est arrivé.

C'est vrai que c'est mon jeu de suivre les gens dans les rues (même si j'en ai d'autres de jeux – mais là, n'est-ce-pas ? ce n'est pas le problème), et c'est vrai aussi que Lita et moi on forme une bonne équipe d'enquête en général dans notre immeuble : moi, je piste, et Lita elle peut piquer les clefs à sa mère, qui est concierge, pour vérifier les maladies qu'ils ont, et finalement on sait à peu près qui sont nos voisins.

Mais, en vérité, c'est pas trop rigolo les vies des gens. Comme dit Lita, c'est pas demain qu'on découvrira que Mme Sequin du deuxième elle a échangé ses insomnies contre la lèpre. Alors on avait un peu arrêté. Sauf que l'arrivée d'Arsène, ça nous a relancés.

Surtout moi en fait.

Parce que Lita, elle dit qu'elle préfère se concentrer sur son Vidal (c'est son dictionnaire des remèdes), qu'elle doit profiter que sa cervelle est neuve pour tout bien ingurgiter. Moi je crois surtout que depuis qu'elle n'a pas vu venir la mort de M. Bogossian du cinquième sur cour, elle est vexée. Vu qu'elle croyait qu'il en rajoutait un peu.

« Je pourrais travailler sur le chien de la voisine mais vétérinaire c'est comme dentiste, c'est pour les faibles », elle m'a précisé. Lita tient absolument à ouvrir les gens et je ne critique pas parce que Lita ne critique aucun de mes goûts.

Donc oui, c'est surtout moi qui ai repris le jeu des enquêtes.

Mais si Arsène n'avait pas été aussi fantastique, je ne l'aurais pas autant regardée par ma fenêtre avec les jumelles. Et puis pistée. Et aussi je ne serais pas devenu son dog-sitter.

En même temps il a bien fallu que je rentre au collège.

Et là j'ai compris illico que c'était un endroit où je suis plus petit que tout le monde, et où tout le monde rigole quand tu parles d'Arsène Wenger, et il faut bien reconnaître que moi, en moyenne, j'en parle beaucoup.

Heureusement que je suis le premier de la classe facilement sinon le

temps passé au collège aurait vraiment été affreux.

Malheureusement je ne pouvais plus voir Arsène. Alors, pendant un cours de sport, je me suis mis à réfléchir pour trouver une solution. J'ai choisi le cours de sport, parce que comme je suis toujours puni par M. Guédon, il m'ordonne de faire des tours de stade, « jusqu'à ce que tu apprennes c'est qui le chef ici, monsieur le petit malin », il me dit.

Sauf que je ne veux pas être le chef en vrai. C'est juste que M. Guédon ne veut pas utiliser mes compétences d'apprenti entraîneur pour diriger l'équipe de foot de ma classe et que je lui ai dit que c'est du gâchis.

Depuis il me prend pour un révolutionnaire, ou une chose dans ce goût-là, donc je fais des tours de stade.

Mais c'est pas grave parce que je pense mieux quand je cours.

Arsène, elle se lève tôt et rentre tard et son chien reste tout seul dans son appartement. Or, avec le collège, j'ai des horaires plus adaptés à un chien. Bim ! L'illumination : je deviens son dog-sitter. Et bien sûr je suis le dog-sitter le moins cher de notre quartier ou même de Paris, et bien sûr Arsène dit oui, elle est archi reconnaissante, on se voit tous les jours et toute ma vie est fantastique.

Mon vieux, j'étais tellement content, j'ai accéléré, les coudes, les genoux. Ah ! j'aurais bien voulu qu'on me chronomètre.

« Ce n'est pas un jeu, c'est une punition, monsieur Wenger Junior, alors tu reprends une allure normale immédiatement ou je te colle un avertissement dont tu me donneras des nouvelles », a crié M. Guédon.

Et j'ai ralenti.

M. Guédon et moi on est voués comme qui dirait à avoir des relations difficiles. C'est dommage parce que sans cohésion une équipe ne va nulle part, Arsène Wenger le dit toujours, et moi personnellement j'avais des ambitions pour l'équipe de foot de ma classe. Remporter l'intersixième du collège par exemple. En même temps, M. Guédon ça se voit qu'il veut pas partager des trucs avec les autres en général. Son meilleur ami ça doit être son jogging.

Une fois il y a eu une fille assez crétine de ma classe qui lui a demandé en tortillant ses cheveux pourquoi il était pas marié, il a répondu : « Y a pas besoin d'être à deux pour suer un bon coup. » Ah oui ! parce que c'est une obsession assez importante chez M. Guédon le fait de suer un bon coup. Il est vraiment sûr que ça règle les problèmes. Ce qui fait qu'avec tous les tours de stade que je fais, je dois avoir résolu tous mes problèmes.

Après le collège, le jour même, je suis allé directement chez monsieur Ali, et je faisais semblant de lire *La Nausée* de Jean-Paul Sartre en attendant que peut-être Arsène vienne elle aussi. J'avais choisi ce livre pour avoir l'air du gars sérieux qui perd pas les chiens. Je comptais sur monsieur Ali pour expliquer à Arsène qu'on peut compter sur moi pour pas faire la quiche.

Sauf que j'osais pas aller le voir, vu qu'il parlait tout seul en rangeant des livres et que si y a un truc que j'ai compris à propos des gens qui parlent

tout seuls, c'est : faire comme si on s'en rendait pas compte.

Par exemple je sais que Lita parle à sa télé (ce qui revient à parler seul, on est d'accord ?), je l'entends de derrière sa porte d'entrée avant de toquer, et une fois je lui ai demandé avec qui elle parlait, eh ben, elle m'a remisé méchamment en disant que j'avais des acouphènes. J'ai eu super peur parce que je savais pas ce que ça voulait dire et depuis moi aussi je fais semblant qu'elle parle pas à sa télé.

Donc pas question de déranger monsieur Ali dans ces conditions. Et évidemment voilà Arsène qui rentre dans la librairie avec le chien. Il m'a tellement inquiété ce chien que je me suis caché derrière une étagère. Ralala mon pote, j'avais jamais vu ça comme animal. Grand comme une armoire, une mâchoire où je pourrais mettre ma tête avec un casque en plus, et le pire : des tas de plis sur le visage et quelque part, dans les plis, des petits yeux. Arsène lui a dit de s'asseoir, pas bouger, et oui, d'accord il a obéi mais il a regardé en plein vers l'étagère où j'étais caché pour bien me dire qu'il fallait pas trop le prendre pour un ahuri.

J'ai fermé les yeux d'abord pour ne plus voir le titre du livre (*La Nausée*, je vous rappelle) et pour mieux repenser à Arsène Wenger quand Arsenal doit affronter le Barça et qu'il dit qu'« on ne doit pas être entre la paralysie et la peur ».

Et j'ai toussé. Y a que le chien qui a un peu relevé la tête. Monsieur Ali il était occupé à rire d'une blague d'Arsène, je pense, et elle aussi.

Je suis sorti de derrière l'étagère en tendant *La Nausée* vers eux et j'ai dit : « Il m'a l'air bien ce livre. Est-ce que je peux avoir le prix, s'il vous plaît, monsieur Ali ? » Et ils ont ri à nouveau, mais de moi cette fois, même si je comprends pas pourquoi et en plus je trouve pas ça très poli.

Bon, je me suis dit, on a pris un mauvais départ, c'est pas grave, change ça tout de suite. Alors j'ai tendu ma main droite vers Arsène comme si je voyais pas qu'avec ses talons elle fait deux mètres de plus que moi et j'ai dit très vite, sans respirer, je crois, et sans regarder du côté du chien : « Bonjour, je m'appelle Georges, j'habite dans le même immeuble que vous et je suis très responsable comme personne, par exemple mes parents me confient les clefs de la maison depuis que j'ai sept ans, et je cherche à promener des chiens pour gagner de l'argent vraiment à des tarifs percutants et en plus je connais quelqu'un qui a des connaissances médicales au cas où y ait un problème de cet ordre mais ça n'arrivera pas mais quand même c'est rassurant pour vous. »

Le plus dur après, ça a été d'avoir l'air calme avec les mains sèches sans baisser la tête non plus, comme un gars sérieux. Et le truc c'est que je suis vraiment un gars sérieux et que pourtant j'arrivais plus à me croire moi-même à ce moment-là tellement j'avais envie qu'Arsène me croie.

Arsène, elle a seulement dit : « Tu t'appelles vraiment Georges ?

— Oui vraiment, j'ai fait.

— Comme Georges Brassens alors, elle a dit.

— Je sais pas, peut-être, mais surtout comme Georges mon papy de

Pornic qu'est mort », j'ai fait à mon tour.

Et Arsène, elle m'a expliqué que Nadja aime beaucoup Georges Brassens. Là, j'avoue : j'ai absolument rien compris, déjà cette conversation sur mon prénom, ça m'avait pas plu des masses vu qu'au collège déjà ça rigole sur ça, en plus du reste que j'ai déjà dit, alors qu'est-ce que cette Nadja que je connais pas vient faire dans la conversation ?

Monsieur Ali, mine de rien, il a dit : « Nadja, la chienne. »

Et puisque personne ne savait plus quoi dire, le ballon ne circulait pas mieux, monsieur Ali il a confirmé à Arsène ce que je lui avais dit à propos de mon sérieux tout ça tout ça.

Arsène a mis ses mains sur ses hanches pour mieux me regarder. C'est là que j'ai vraiment vu ses yeux. La couleur je sais pas trop, dans les clairs je dirais, et surtout des morceaux d'or à l'intérieur et c'est logique vu la couleur de ses cheveux. Bref, j'ai pas flanché des yeux et elle a dit : « Bon, on fait un essai tout de suite, allez vous promener un moment tous les deux, on verra bien ce que Nadja en dit. »

Et elle m'a tendu la laisse.

Eh ben mon vieux, vous pouvez pas imaginer ce que j'avais la trouille, mais j'ai pensé penalty, but en or et ainsi de suite et j'y suis allé. J'ai eu le temps d'être bien dégoûté qu'à cause de mes parents je sois pas baptisé, puisque j'aurais pu prier pour que Nadja me mange pas une main.

Quand j'ai tiré la première fois sur la laisse, la chienne a demandé avec ses yeux à Arsène si elle était d'accord, Arsène a fait oui avec sa tête et la chienne m'a suivi. À partir de là, ça a été un véritable rodéo : Nadja a fait la promenade qu'elle a voulu, j'ai rien décidé du tout ni le chemin ni la vitesse ni les arrêts et lorsque je lui ai montré qu'il fallait faire demi-tour, elle a trotté méga vite (rebelote le bien pour le mal, merci M. Guédon pour les tours de stade) jusqu'à la librairie. Pendant que j'essuyais la sueur que j'avais jusque dans les yeux, Arsène m'a topé dans la main : « On a un deal », elle a fait.



(Pendant ce temps, dans la tête de M. Guédon, professeur d'EPS au collège Jacques-Prévert, rue Sainte-Anne, restaurant japonais)

Quand j'en ai marre de manger debout un steak aux petits pois conserve à même la poêle devant la gazinière, je viens ici.

Ici je ne mange jamais dans la salle, je m'installe au bar comme ça je regarde la cuisinière des pâtes et des bouillons, c'est largement aussi reposant qu'un documentaire animalier. Elle est clairement moins gironde que les petites qui servent, moins jeune aussi, elle a des joues toutes rouges, rondes comme des fesses à cause des grandes casseroles d'eau bouillante autour d'elle, et zéro conversation en français.

En revanche, quand il s'agit de bramer en japonais à travers le monte-plats sur les gars de l'autre cuisine, ceux qui font les trucs frits, alors là elle est compétitive. Chaque fois je me dis qu'il faudrait voir ce qu'elle donne sur un terrain en capitaine parce qu'avec un cornet pareil, y aurait moyen de faire des choses propres. À un moment je me suis même dit que peut-être je pourrais lui proposer un verre, une invitation quoi, parce que vraiment c'est quelqu'une cette femme, mais j'ai dans l'idée qu'elle est mariée avec le chef de la friture. De toute façon je pipe pas un mot de japonais, c'est un fait et ça bougera pas : j'ai pas l'oreille musicale.

J'aime mieux manger assis. Debout devant la poêle chez moi, c'est pour ne pas mettre un couvert tout seul, ça j'y arrive pas, ça me file une déprime noire. Alors quand le steak est prêt, quand j'ai fini d'agrémenter ma cuisson d'un coup de vinaigre, j'ouvre la boîte du chat, et on mange en même temps, côte à côte, et en général on a fini en même temps.

Ensuite on cherche sur les chaînes du câble quel documentaire on va regarder. Je préfère les documentaires animaliers, le chat aussi naturellement, mais parfois, faut se suffire d'un reportage sur les porte-avions américains pendant la Seconde Guerre mondiale.

Je ne peux pas supporter les autres types d'émissions, que ce soit les informations, les jeux, les conneries chantantes, les gens enfermés volontairement ou les films. Enfin si, j'aime bien les westerns mais faut dire ce qu'y est : on en tourne de moins en moins et les vieux je les ai tous vus.

Quand c'est un soir de japonais comme ce soir, je rentre à pied, avec un pas de légionnaire, ça me tient en forme, et je prends le documentaire en cours de route. Avec les animaliers c'est pas gênant, en gros, c'est toujours le même esprit : la vie des bêtes c'est dur, le but est défini clairement – survivre et procréer. Si tu tergiverses de trop, tu finis plus tôt que prévu et personne n'a le temps d'être triste. Ça a l'air immoral, mais c'est plus compliqué que ça, il me semble. J'ai essayé d'expliquer ça aux têtards de la 6^e 4 mais à cet âge-là ils ne sont objectivement pas sensibles aux métaphores.



Ce qui fait que tous les jours de la semaine, je devais me promener avec Nadja avant le collège et après. En échange, Arsène me donnait 20 euros par semaine et LES CLEFS DE CHEZ ELLE.

Et là où c'est une fille fantastique, c'est qu'elle n'a pas eu besoin de me parler de la confiance entre nous : elle m'a donné les clefs et c'est tout.

Dès le lendemain matin je commençais mon nouveau travail.

Arsène aussi commençait un nouveau travail, sauf qu'elle, ça la mettait en rogne. Elle m'a dit que c'était son premier travail mais qu'elle ne pouvait pas me l'expliquer vraiment vu qu'elle-même n'y comprenait rien et qu'elle n'était pas du tout sûre que ça serve à quelque chose, son travail.

J'aime autant vous dire que le matin, elle enrageait dur. Les mâchoires toutes serrées, juste un peu d'ouverture pour le café et la cigarette et un petit geste riquiqui pour me dire : « Allez au revoir. »

J'avais envie de lui parler du bien pour un mal de ma mamie de Pornic mais y a un truc dans ses yeux qui m'a retenu.

Avec Nadja on est assez vite parvenus à trouver un consensus : on va où elle veut mais quand je dis « on rentre », on rentre. Sinon c'est une chienne très conviviale même le matin, je pouvais lui parler d'Arsène Wenger, du dernier match d'Arsenal ou de l'équipe de France sans aucun problème, ça la dérangeait pas du tout. Et puis dans le quartier, c'est comme si j'avais grandi de dix ans en une nuit, une chienne de ce poids (même si elle n'en fait qu'à sa tête mais ça les gens ils ne s'en rendent pas forcément compte) ça impose le respect.

C'était tellement une amélioration que j'ai pensé l'emmener au collège mais un surveillant m'a dit que y avait pas de raison vu que j'étais ni aveugle ni handicapé dans un fauteuil. Et être le plus petit et le premier de sa classe n'est pas compté comme handicap.

La seule avec qui ça a été tendu, c'est Lita. Elle voulait carrément m'interdire l'accès à la loge à cause des poils de Nadja que j'avais sur moi. Il fallait que je lui parle de derrière la porte, « Mais elle a des poils courts, Nadja, et en plus, tu sais ce que c'est sa race ? », pas de réponse, je l'entendais juste aspirer son truc en plastique pour pas mourir d'étouffement, « Eh ben, c'est mâtin de Naples... Tu te rends compte comme c'est beau, on dirait un poème, non ? » Là, c'était crétin comme argument vu que Lita c'est la personne la moins sensible que je connaisse à la poésie. Enfin, non, mais on peut dire qu'elle a un sens spécial de la poésie, Lita c'est plus la poésie des noms de maladies.

« Et si je me lave les mains tout de suite dès que je rentre ? » Toujours pas de réponse.

Bon, là je me suis dit, va falloir ruser parce que j'ai pas l'intention de choisir entre Nadja (et donc Arsène) et Lita vu qu'elles sont pas dans la même catégorie.

« Et si je me lavais les mains jusqu'aux coudes avec le savon jaune comme dans *Urgences* ? » J'ai entendu derrière la porte Lita arrêter d'aspirer son remède.

« Et après tu mets une blouse et un bonnet sur la tête ? elle a fait.

— Ben oui, bien sûr », j'ai fait, et c'était bon, elle a ouvert la porte et on est redevenus amis.

J'avais l'air un peu bizarre dans la loge avec ma blouse et mon bonnet, mais bon, faut ce qu'il faut. Lita, elle avait une réserve de blouses et de bonnets incroyable pour une fille de son âge qui sort pas de la loge parce qu'une des clientes de sa mère (parce que sa mère à Lita, elle fait des ménages en plus de concierge) est infirmière chef et elle a offert ça à Lita pour le dernier Noël et Lita ne les avait pas encore utilisés.

Avec tout ça mon début de saison s'est plutôt bien passé et même si il y avait des trucs franchement pénibles (c'est-à-dire le collège), j'étais occupé. J'ai pris l'habitude de souhaiter une bonne nuit à Arsène tous les soirs avec ma main, avec un peu de jumelles mais pas trop étant donné qu'il y a la confiance.

J'avais toujours sommeil avant elle, vu qu'Arsène, elle aime pas se coucher et que c'est ça qui lui fait les matins rageux à mon avis.

Je restais à ma fenêtre dans le noir après avoir fini de lire *L'Équipe* (monsieur Ali me le donne gratuitement tous les soirs alors qu'il pense que c'est un « torchon écrit avec les pieds par des incultes », ce qui prouve très bien la générosité du gars, il me semble) et je regardais sa chambre allumée.

C'est comme ça que j'ai compris à quel point Arsène a peur du noir en fait. Je comprends ça parce que moi aussi, avant, j'avais peur du noir. Quand j'avais six ans et que mon papy de Pornic est mort, je demandais la lumière aux parents parce que dans le noir je n'arrivais pas à retrouver le visage de mon papy. D'abord j'oubliais sa voix, ensuite son visage et c'était la panique tellement je m'en voulais de pas y arriver. Alors que mon papy, c'est lui qui m'a appris le foot et tout ce qui s'ensuit, la beauté, la passion et la loyauté. On est même allés ensemble voir des matchs et mon papy il criait si fort devant le foot que ça faisait aboyer tous les chiens de Pornic.

Et puis c'est passé. Je crois qu'un jour j'ai oublié de réclamer la lumière, ou alors j'étais trop fatigué pour le faire, et c'était passé pour toujours alors ma mère elle a rangé ma veilleuse.

Pour pas avoir peur du noir, Arsène faisait deux choses : elle allumait toutes les lampes et elle invitait des gens à dormir chez elle. Des gens, c'est-à-dire des gars. Et en gros jamais le même. Parfois je croyais en reconnaître un mais non, jamais le même. Et jamais je les voyais le matin quand je venais chercher Nadja, ce qui fait qu'ils devaient partir dans la nuit quand Arsène n'avait plus peur du noir.

Je regardais par la fenêtre jusqu'à ce que j'aie les pieds trop froids, et tant qu'il a fait un peu beau j'entendais la musique d'Arsène de mon lit. La musique de quand elle est joyeuse et celle de quand elle est triste. Comme ça, même couché dans le noir, je savais son humeur.

La musique joyeuse c'est toujours des gars qui chantent en anglais avec des guitares dans tous les sens, et la musique triste c'est toujours une femme seule qui chante aussi en anglais avec des saxophones et des pianos.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si Arsène avait été dans ma classe lorsque Mme Cognet nous a demandé d'écrire une rédaction sur une chose qu'on aime, elle aurait choisi la musique. Moi bien sûr j'ai choisi Arsène Wenger. La vérité c'est que j'ai hésité entre les deux Arsène et puis je me suis dit que j'avais plus de connaissances avec le premier.

Vu le résultat de ce choix sur mon niveau de popularité, j'aurais aussi bien fait de monter directement sur le bureau de Mme Cognet, de me mettre tout nu et de danser une samba jusqu'à ce que la police arrive pour

m'emmener en garde à vue.

Déjà, Mme Cognet, elle a fait ce truc affreux pour tout le monde qui est de remettre les copies en disant les notes à voix haute et ça énerve ceux qui ont 2. Ou même 5. Et quand elle m'a remis mon travail avec un 18, elle a demandé à ce que je le lise à voix haute. Je savais que ça pouvait pas être une bonne idée. Premièrement parce que tous les élèves de ma classe m'ont vu, alors que pour le moment, vu que je suis petit, ils faisaient pas trop gaffe. Deuxièmement parce que quand j'ai peur, ma voix fait des cascades, elle va à sa guise vers le haut, vers le bas, bref c'est flippant et ça fait ricaner.

À un moment y a une fille qu'a dit tout bas : « C'est qui çui-là, Arsène Wenger ? », et quelqu'un, je sais pas qui, a répondu : « C'est un vieux à cheveux gris », vous voyez le genre ? Mais j'ai continué avec ma pauvre voix. À la fin il y a eu un silence et tout le monde, à part Mme Cognet, était gêné. J'ai compris que le reste de l'année allait pas aller sur une amélioration question amitié dans ma classe de sixième. Sauf si je voulais devenir ami avec Mme Cognet.

Le truc c'est que ç'aurait pu être pire, vu que dans ma rédaction j'ai menti.

J'ai raconté mon Maître Arsène Wenger, et les pourquoi de mon admiration totale mais pas Le Pourquoi parce que si j'avais dit la vérité vraie, là, carrément, j'aurais abandonné mes études pour des raisons évidentes de sécurité.

En vrai avec Arsène Wenger, ça a commencé quand mon papy de Pornic est mort et que je pouvais plus me rappeler son visage bien bien.

Là j'ai vu une photo d'Arsène Wenger dans un journal parce qu'Arsenal venait de lui offrir un contrat à vie, un genre de mariage tellement c'est fantastique ce qu'il fait, Arsène. Et en le regardant lui, j'ai le visage de mon papy qu'est revenu. Je l'ai dit à ma mamie de Pornic qui était tout à fait d'accord même que ça l'a fait pleurer un peu, faut dire qu'elle pleurait pas mal à cette époque. Même maintenant dès qu'on parle de mon papy, au minimum, elle se mouche.

Donc ça je l'ai pas écrit dans ma rédaction parce que je crois pas que ça regarde Mme Cognet et j'ai évité un truc encore plus affreux en mentant, ce qui est une bonne leçon pour l'avenir.

L'autre chance que j'ai eue c'est que le lendemain de la rédaction, c'étaient les vacances de la Toussaint.



*(Pendant ce temps, dans la tête de monsieur Ali, dans sa librairie,
19 h 30)*

Toutes les autres ont sorti leurs bas, leurs manteaux longs, c'est ainsi à

partir des vacances de la Toussaint, plus un morceau de peau nue nulle part et c'est emmerdant et triste et tu te souviens alors que les mauvais jours ça dure des mois.

Mais pas La Grande Gigue. Elle vient de passer devant ma vitrine. Les jours ordinaires, à cette heure, j'ai filé déjà mais là j'ai des cartons à ouvrir et en manière de récompense je suppose, j'ai pu la voir déambuler.

La Grande Gigue, son surplus de cheveux jaunes, ses grandes jambes aiguisées et nues, de vieilles santiags de guerrier mexicain, un petit short rouge comme un coup de klaxon, et son air de se foutre du monde.

J'ai bien failli sortir pour la remercier de risquer la crève pour nous autres, ceux qui se réchauffent à la regarder. Et puis non, tellement c'était drôle de voir la tête des autres passants. Celui qui voudrait la suivre mais n'osera pas, celui qui osera pour mieux se ratatiner lorsqu'elle lui lancera un regard acerbe, celle qui voudrait la tondre, celle qui demain ne mettra pas de collants elle non plus, bref il ne manquait que le petit Georges pour tomber d'ébahissement dans un caniveau.

La Grande Gigue. Mon genre de femme. Très exactement. Le genre que je n'ai jamais eu le cran d'aller chercher. Mon ex-femme c'était le genre fluët qui fait pas de bruit, une pâquerette qui aurait mangé un panzer. Pas de gros mots, des mouvements gracieux pour que l'air ne bouge pas autour et une volonté de fer, sans limites et certainement pas celles de la liberté des autres. Dont la mienne. J'ai mis un bon bout de temps à le comprendre. Un peu de paresse, pas mal de lâcheté, un goût certain pour la contemplation et c'était fait : elle avait deux enfants avec moi. Qui lui ressemblaient affreusement, c'est un fait.

Fin septembre, au plus tard, elle cadénassait ses vêtements d'été et il fallait attendre mai où tu fais ce qui te plaît pour voir à nouveau un peu de sa peau nue qu'elle avait par ailleurs très jolie.

Ça ne pouvait pas bien finir d'autant qu'elle avait des instincts littéraires épouvantables. Un être humain qui trouve Voltaire supérieur à Rousseau, c'est un signe de faiblesse cérébrale. Sur ce point également, La Grande Gigue et moi on est en accord.



LES VACANCES DE LA TOUSSAINT

Souvent ma mère s'angoisse pendant les vacances à cause de moi. Les grandes vacances, ça va, vu que je vais à Pornic, mais les autres, je reste à Paris et mes parents travaillent.

Mais Nadja, ma mère, ça l'apaise. Elle pense qu'avec elle, il ne peut rien m'arriver et c'est pas faux.

La preuve : avec Nadja je change plus de trajectoire lorsque je croise La Méduse. Je rapproche ma main de son collier, histoire d'avoir l'air plus fort et je le frôle presque.

Et à part La Méduse, je vois pas ce qui peut m'arriver dans le quartier même si on est un quartier pas mal mélangé. Déjà au niveau des âges. Et puis les métiers, il y a de tout et même des gens qui n'ont pas de métier vu qu'y sont au bar-tabac-PMU tout le temps, genre La Méduse. Et puis les couleurs de peau, vu que c'est fantastique tout ce qu'il y a. Beaucoup plus de nuances que pour un arc-en-ciel par exemple.

Et ma mère, c'est pas qu'elle est raciste, mais on va dire que le quartier ça l'apaise pas.

Nadja et moi on a marché des tonnes pendant les vacances de la Toussaint, et comme c'était la journée on a eu le droit d'aller jusqu'aux Tuileries vu qu'il y a un endroit pour les chiens et j'étais fier parce que là-bas, au milieu de tous les autres chiens, j'ai compris que mâtin de Naples aux Tuileries c'est comme lion dans la savane. Les autres gens à chiens ils devaient penser que j'étais très fort physiquement pour maîtriser une bête pareille avec autant de plis et de mâchoire et j'aimais bien leurs regards sur moi. Une fois, Nadja et moi on a même traîné devant mon collège fermé. J'espérais que peut-être un type ou deux de ma classe seraient là par hasard, et que je pourrais leur montrer mon lion. Mais non. On a attendu, mais non, personne n'est venu. Lorsque j'ai cru voir M. Guédon de loin, on a galopé et on n'est pas revenus.

Le premier samedi des vacances, il s'est passé mon moment préféré de toutes les vacances de la Toussaint. Peut-être de toutes les vacances de la Toussaint que j'ai eues depuis la maternelle.

Quand j'ai ramené Nadja chez elle, Arsène était là et elle m'a demandé si je voulais boire un truc. Elle était occupée à peindre en rouge le mur derrière son lit, sauf qu'elle avait pas pensé à mettre une salopette et que

c'était un massacre de peinture sur sa peau.

Elle avait même des petites taches sur son visage, ça lui faisait un air de chef sioux mais blond.

Moi je buvais un Coca assis par terre en faisant attention à pas roter et Arsène peignait en chantant par-dessus sa musique.

« C'est quoi cette chanson ? j'ai dit.

— C'est *Fortunate Son*, de Creedence Clearwater Revival, tu aimes ? » elle a dit.

J'avais pas besoin de tellement réfléchir vu que je l'ai déjà entendue plein de fois par sa fenêtre cette chanson et oui, je l'aimais vraiment pas mal. Arsène a eu l'air contente que j'aime. Je lui ai expliqué que cette musique était tellement joyeuse qu'elle donnait envie de casser des briques, et elle a souri en me disant que c'est exactement ça et que le rock en général ça fait cet effet et que sinon c'est pas bon.

Ensuite elle a pris ma main et avec un feutre elle a écrit dessus le nom de la chanson et de celui qui chante pour pas que j'oublie. C'était la première fois qu'elle me touchait la main, ou un autre endroit de moi d'ailleurs, mais j'ai pas eu le temps de vraiment bien profiter vu que je m'y attendais pas. Ses cheveux ont touché mon visage, mais pareil, même problème, vu que je faisais attention à pas éternuer j'ai pas très bien senti sauf que c'était aussi doux que le bout des oreilles de Nadja.

Je buvais mon Coca archi doucement pour pouvoir rester à la regarder peindre. Surtout que le rouge ça lui va bien à Arsène, et ça me fait plaisir vu que le maillot d'Arsenal en partie il est rouge.

« Et le collège ça va ? C'est pas trop la zone ? » elle a dit.

Bon, là je préfère être honnête, j'ai menti à Arsène. J'avais pas envie de lui raconter mes problèmes parce que j'ai eu peur qu'elle se mette à penser comme les gens au collège à propos de moi. Alors j'ai juste dit « han han », un truc qu'est pas la vérité mais pas un trop sale mensonge non plus, et j'ai enchaîné sur elle.

« Et toi le travail c'est pas trop la zone ? j'ai dit.

— Oh si putain, t'as pas idée. C'est pas compliqué, depuis que je travaille, mon ressenti de niveau de dégueulasserie du monde n'arrête pas d'augmenter », elle a fait.

Alors c'est sûr, mot pour mot j'ai pas tout compris, mais j'avais l'idée générale et ça m'a fait un sacré plaisir qu'on se trouve un nouveau point commun, Arsène et moi.

Elle m'a donné des conseils percutants pour ma vie professionnelle future.

« Tu sais, même, y a deux options en gros : ermite dans une grotte ou berger sur une île grecque. »

Bon, je me suis dit, ermite dans une grotte, c'est pas compliqué vu comment je suis pas populaire au collège, j'ai une bonne expérience préparatoire. Mais est-ce qu'on peut faire ermite à deux ? Ou à deux avec un

chien ?

Je ne m'en rendais pas compte mais je m'étais mis à bouger mon buste avec la musique et Arsène avec ses mains sur ses hanches et ses traces rouges sur le visage, elle m'a fait un très grand compliment.

« Tu sais, même, pour un ermite, t'as un sérieux sens du rythme. »

Et c'est là qu'elle m'a proposé de me graver un CD de musique avec que des gars qui te donnent envie de casser des briques (c'est même ça qu'elle a écrit sur la pochette du disque : « Musique pour casser des briques »).

Après le temps s'est accéléré. Il fallait qu'elle se prépare pour sortir. Moi je faisais semblant que mon Coca était pas vide pour rester. Elle a sorti des vêtements, elle les a essayés, elle était jamais tout à fait contente (moi dans ce cas-là ce que je fais c'est que je mets mon maillot d'Arsenal même si il est dans le panier de linge sale ou mouillé) et pourtant en vérité tout lui allait comme une merveille. Que des jupes ou des robes courtes vu que ses jambes elles sont encore bronzées, que des couleurs qui pètent et tous ses cheveux remontés en haut de sa tête comme une danseuse.

Finalement elle a choisi une robe rouge, elle m'a demandé si j'avais un avis. '

« C'est bien, vu que c'est assorti à tes taches de peinture, j'ai dit.

— Quoi ? elle a dit. Oh merde ça fait chier bordel... j'ai pas de white-spirit... c'est moche ? »

Franchement j'ai pas eu à me forcer pour dire que pas du tout, c'était archi beau et bien accordé.

Vu qu'elle était à la bourre, elle est partie en courant et m'a demandé de fermer avec mes clefs. J'ai fait une caresse à Nadja et j'allais partir et j'avais pas envie. Heureusement que j'ai vu tous les vêtements par terre n'importe comment. Bon, je me suis dit, ça va l'énervier lorsqu'elle rentrera, alors que moi ça va me prendre cinq minutes, je le fais, je range.

La pile des vêtements était toute petite finalement parce qu'y sont courts et cousus dans des matières fines, les habits d'Arsène. Après, je n'avais plus de bonne raison d'être là, plus de Coca, plus de bazar à ranger, alors je suis rentré.

Il ne restait plus beaucoup de jours avant de retourner au collège et je voulais vraiment faire des progrès avec Arsène.

Alors je suis parti chez monsieur Ali pour trouver des idées. J'ai traîné parmi les étagères de livres, ceux des adultes, vu que ceux des enfants je les ai tous lus.

Comme d'habitude j'ai demandé à monsieur Ali si par hasard la biographie d'Arsène Wenger n'était pas arrivée. Comme à chaque fois il a dit que non. Ce livre il existe mais que en anglais et je suis faible en anglais. C'est l'inconvénient de supporter Arsenal plus que Guingamp. Mais ça fait rouspéter quand même.

Après ça, j'ai avancé en faisant des tout petits pas, mes yeux glissaient sur toutes les couvertures, parfois je m'arrêtais si le dessin était joli ou si le

titre était rigolo, en fait, c'est ma méthode pour choisir un livre.

Là, ce qui m'a fait faire stop, c'est que c'est deux prénoms que je connais pas trop mais qui sonnent bien, je trouve : *Harold et Maud*. Deux prénoms anglais comme Arsenal. Peut-être que c'est un signe, je me suis dit.

Et j'ai retourné le livre pour savoir de quoi ça parlait.

Bim ! Ça c'est un coup à croire en quelque chose de pas normal vu que *Harold et Maud* c'est l'histoire de deux personnes qui s'aiment sauf qu'elle a soixante-dix-neuf ans et lui dix-neuf ans, vous voyez le genre ?

Pour pas me faire repérer, je me suis assis sur mes talons. Y avait tout un plan à monter, fallait que je me concentre. J'ai reposé le livre, personne ne m'a vu et j'ai couru jusque chez moi fissa fissa.

Première étape de mon plan : suivre Arsène pour savoir quand elle est chez monsieur Ali. Donc j'ai repris mes jumelles et j'ai demandé à Lita de me téléphoner si elle voyait Arsène passer devant la loge de sa mère.

« Pourquoi je dois faire ça ? » elle a dit.

Lita demande toujours pourquoi, c'est pour cette raison que personnellement je préférerais pas l'embaucher comme soldat.

« Parce que j'ai un plan », j'ai dit.

À ce moment-là, dans le *Journal de la santé* le type qui présente a annoncé qu'il allait y avoir un reportage sur une opération de l'appendicite, un reportage jamais vu vraiment incroyable et c'est mieux que les enfants regardent pas tellement t'as la tête dans les intestins du malade, et Lita, elle était prise entre deux trucs mais heureusement la médecine c'est plus important pour elle. Elle m'a fait un signe de la figure pour dire « OK je t'aide, dégage, faut que je me concentre », et j'ai gagné.

C'est pas que je veux pas lui dire la vérité à Lita mais j'ai remarqué que pour qu'un plan marche, c'est mieux de pas être trop de monde au courant.

Deuxième étape : se trouver dans la librairie en même temps qu'elle et que ça semble être une coïncidence.

Pour ça il a fallu attendre deux jours. J'étais tout seul à la maison, je regardais un match Arsenal/Manchester que j'avais enregistré, un vieux match que je connais phase par phase et à la fin c'est moi/Arsenal qui gagne, lorsque Lita m'a téléphoné.

« Elle vient de sortir. Je te signale que si elle continue à s'habiller comme ça, elle va se choper une pneumonie. »

J'ai sauté dans mes baskets et je suis arrivé chez monsieur Ali deux minutes après elle. Ils n'ont pas fait gaffe, il lui faisait un café.

J'ai d'abord un peu paniqué vu que je trouvais pas *Harold et Maud*. Quelqu'un avait dû le changer de place mais, ouf, j'ai fini par le retrouver.

J'ai attendu que ma respiration soit redevenue archi calme avec mon doigt sur ma veine du cou et je me suis avancé vers eux le livre à la main et avec un air mine de rien.

« C'est quoi ce livre, s'il vous plaît, monsieur Ali ? j'ai dit. C'est bien ? Ça parle de quoi ?

— C'est anglais mais ça parle pas de foot, Georges, c'est une histoire d'amour », il a dit en rigolant un peu.

Monsieur Ali il a tendance à être un peu moqueur avec moi, il dit que je manque d'humour et ça j'aime pas trop mais je dis rien sinon il va encore en rajouter. Arsène, elle écoutait pas, je crois, vu qu'elle regardait à travers la vitrine vers le bar-tabac-PMU. Alors j'ai parlé un peu plus fort.

« Ah oui ! mais quel genre d'histoire d'amour exactement ? Enfin je veux dire, c'est un genre spécial ? »

Arsène elle regardait toujours la terrasse du bar, y avait La Méduse assis là, et j'espérais que quand même elle entendait.

« Ah oui, c'est un genre spécial, on peut dire ça. C'est une histoire d'amour entre une vieille dame qui aime la vie et un jeune homme qui passe son temps à faire semblant de mourir. »

J'écoutais monsieur Ali mais c'est Arsène que je regardais, vu que dans mon plan, elle devait écouter, entendre et comprendre tout un tas de choses assez importantes. Mais c'est pas nous qu'elle regardait.

Alors y a eu un silence, je savais bien que c'était à moi de parler, que c'était la logique, mais j'avais pas de mots disponibles.

Monsieur Ali il essayait de lire dans mon visage, j'ai baissé la tête pour qu'il puisse pas. Alors il a demandé à Arsène ce qu'elle en pensait, ça m'a redonné des forces.

« Rien, j'en pense rien à part que les histoires de vieux ça me fait flipper et qu'il faut que j'y aille. Salut les gars », elle a dit en sortant.

Autant vous dire que mon plan avait échoué comme un soufflé au fromage, je n'avais plus qu'à la regarder traverser la rue et s'asseoir à la table de La Méduse, tout simplement, comme si La Méduse c'était pas La Méduse.

J'ai crié dans ma tête : « Mais non, Arsène, tu te trompes, tu peux pas faire ça, fais attention, reviens. »

Monsieur Ali les regardait aussi. Je pense pas qu'il criait dans sa tête vu que c'est un adulte et que La Méduse lui a jamais soufflé sur le visage, mais il avait une figure toute rentrée.

Après, La Méduse, il a fait un truc qui m'a fait froid jusque derrière les genoux : il s'est penché vers Arsène, il a enlevé ses foutues lunettes de soleil, ça fait qu'Arsène a forcément vu ses yeux et que pourtant elle est pas morte foudroyée.

Le truc bizarre c'est que ça m'a pas rassuré.

Bon, je me suis dit, calme-toi, La Méduse regarde Arsène, on n'y peut rien vu que tout le monde regarde Arsène.

Et ça je le sais depuis que je la piste dans le quartier, les hommes la regardent mais aussi les femmes et les animaux. Et tous les regards ne sont pas toujours gentils, ça c'est sûr, faut pas me prendre pour un abruti, mais heureusement, Arsène, elle s'en fout complètement. Elle se tient toujours le plus droit possible, elle jette ses jambes loin devant elle et elle ne se retourne pas pour surveiller qui c'est qui la regarde. Le plus beau c'est quand elle met

tous ses cheveux dans une tresse et la tresse danse dans son dos bien droit.

On savait plus quoi se dire monsieur Ali et moi.

Une dame est rentrée et elle voulait un livre parce que des gens en avaient parlé à la télé samedi soir. Je voulais essayer de l'aider la dame, de la mettre en garde vu que, avec monsieur Ali, vaut mieux éviter avec la télé, mais j'étais trop triste. Et la dame elle a insisté.

« Mais si, l'auteur, c'est ce garçon charmant, de bonne famille mais un peu fragile en fait, comment il s'appelle déjà ? Et oui, dans ce livre-là il raconte des choses vraies sur sa vraie vie mais à la fin c'est la rédemption, vous voyez pas ? » elle a fait et faut dire qu'en plus elle avait une voix assez vilaine, tout dans le nez avec des bruits de respiration.

Et ça n'a pas manqué, monsieur Ali il a beuglé en disant en gros que de un, sa librairie c'était pas une boucherie, que de deux, il ne faisait pas les livres de la télé et qu'elle ferait mieux de s'en aller avant qu'il devienne grossier.

La dame estomaquée est sortie en oubliant de fermer la bouche.

« Rentre chez toi, Georges, il est tard, je vais fermer. » Et puis monsieur Ali il a montré la terrasse du bar. « C'est pas tes affaires tout ça, rentre chez toi, va plutôt voir ta petite pote portugaise, c'est mieux. »

Et je l'ai écouté. Il fallait que j'explique à Lita qu'Arsène elle risque plus qu'une pneumonie.



(Pendant ce temps, dans la tête de M. Guédon, cours de sport de 14 h-16 h, mardi 16 novembre, classe de 6^e 4)

Hier soir j'ai compté mes survêtements. C'est vrai que j'aime pas jeter, chez moi on est économe, mais quarante-trois survêtements, j'aurais pas cru.

J'enseigne le sport depuis trente ans et j'en achète un nouveau chaque rentrée, je devrais donc en avoir trente, sauf que si on calcule bien : j'en porte deux par semaine, donc au début que j'enseignais, j'ai dû en acheter plus d'un par an pour faire un roulement.

Deux survêtements par semaine c'est amplement suffisant quand on ne transpire pas. Parce que ça fait bien dix ans que je ne fais plus de sport avec les élèves, c'est pas la peine : ils comprennent pas mieux et de la sorte je les ai à l'œil.

Et trente têtards (à onze ans c'est des têtards les gamins, ni plus ni moins) qui partent dans tous les sens, j'ai plus les nerfs.

Non, vraiment c'est plus envisageable donc j'ai mes méthodes pour les tenir, dont : « Ne pas faire de sport avec eux. » Et puis aussi dès le premier cours de l'année repérer les fortes têtes et y mettre bon ordre d'entrée de jeu.

Dans la 6^e 4, il y a bien sûr deux trois cadors qu'attaquent déjà bille en

tête leur puberté, une tête de plus que les autres quand c'est pas deux et déjà des hormones fulminantes. Je sais bien qu'ils flanquent une trouille noire à la mère Cognet mais moi sans me vanter ils ne vont pas me faire pousser les poils à l'envers. Non, moi, celui dont je me serais bien passé, c'est le petit avec un prénom de vieux et des yeux de fille, Georges.

Les mômes de maintenant, on leur file ou des prénoms de vieux (on se retrouve avec une chiée de Marcel, de Louis et d'Albert) ou des prénoms ouvertement pas français, parfois même on se demande si c'est des prénoms qu'existent quelque part. Et puis il y a les prénoms qui ont disparu et qui me manquent : il n'y a plus de Bernard ou de Robert ou tout simplement de Luc. De fait, j'ai appelé mon chat Patrick ; lui et moi on en est très contents.

Ah oui, avec ce têtard de Georges tout de suite j'ai entrevu la caravane d'emmerdements qu'il pouvait me causer. Temps de réaction quasi immédiat : je l'ai envoyé courir un tour de stade, histoire qu'il s'oxygène le cerveau. Lorsqu'il revient, j'étais en train de faire les équipes pour le foot et direct il lève le doigt pour poser une question. Je souffle fort pour bien lui montrer que je suis excédé et que je pèse soixante kilos de plus que lui, eh ben le gamin n'en démord pas, carrément, sans vergogne, il pose sa candidature pour m'assister.

Moi dans ces cas-là, j'arrête avec la démocratie : il est reparti pour dix tours de stade. Je sais pas pour lui mais moi ça m'avait détendu. J'avais moins envie de lui botter le bas du dos.

Les comme lui, pour bien faire, faut les plier vite vite sinon y a pas d'arrêt. Les comme lui et les autres d'ailleurs. Moi, par exemple, mon père ne s'est pas gêné et je lui donne raison. Et si j'avais eu un têtard, j'aurais fait pareil mais ça c'est pas trouvé. Patrick, j'ai rien eu à faire, c'est un chat qui s'est éduqué quasiment tout seul.

Tiens, d'ailleurs, j'ai pas encore vu les parents de Georges. Ils ne viennent pas aux rencontres parents-professeurs, ils n'ont pas le temps, il paraît, et en plus le gamin c'est une grosse tête, d'après les collègues. Je veux bien les croire. Mais le Georges, c'est typiquement le têtard qui saute hors de la mare pour voir comment c'est ailleurs et qui sèche la bouche en cœur dans la vase. J'ai essayé de le dire à la mère Cognet mais qui c'est qu'écoute un prof de sport ?

JUSTE AVANT LES VACANCES DE NOËL

Lita dit qu'elle n'a pas du tout peur de La Méduse mais c'est facile de faire sa maligne vu qu'elle l'a jamais croisé. Elle a cherché sur Google, et quand elle a vu que La Méduse à l'origine c'était une fille, elle a tiqué et m'a demandé c'était quoi cette histoire.

Et moi de lui expliquer que ma Méduse à moi, enfin celle du quartier, bien sûr que c'était pas celle de la mythologie avec des serpents dans les cheveux, que c'est une image. Lita s'est obstinée.

« C'est pourri ton truc. Déjà ta Méduse à toi c'est un homme. En plus, il a pas de serpents. Et encore en plus, il a pas réussi à pétrifier la voisine. Alors ce que je dis, c'est que ta Méduse c'est pas La Méduse et que par conséquent j'ai pas peur », elle a dit.

J'ai enlevé mon bonnet nul et ma blouse de même et j'ai quitté la loge pas très poliment. Bon, je me suis dit : « Arsène Wenger il sait faire sans les pétrodollars de Chelsea, je peux faire sans Lita. »

Dans ce genre de cas, on en revient aux basiques et c'est ça que j'ai fait, j'ai commencé à suivre La Méduse, mais avec Nadja sinon j'ai trop peur.

Bon, une filature avec un matin de Naples, c'est pas de la petite soupe. Les seules cachettes à sa taille c'est les grandes poubelles vertes, et Nadja, elle n'est pas toujours d'accord pour se cacher. J'ai quand même eu le temps de noter deux choses certaines : premièrement, La Méduse se lève archi tard dans l'après-midi donc la nuit c'est son truc, et deuxièmement, La Méduse a tout le temps le rhume vu qu'il passe son temps à se moucher comme un sale, c'est-à-dire souvent dans ses doigts ou dans sa manche. L'enquête a capoté lorsque Nadja a commencé à aboyer chaque fois qu'on approchait de La Méduse.

Que je vous dise, je l'avais jamais entendu aboyer ce chien, alors oui, déjà j'étais tendu, vu la proximité avec La Méduse ce jour-là : avec Nadja on était en planque derrière la poubelle verte la plus proche de la terrasse du bar-tabac-PMU, en plus je me penchais au maximum pour entendre sa conversation avec un autre type, et là, Nadja aboie et ça a fait comme si une caverne se mettait à parler. J'ai sursauté si fort que ça m'a flanqué par terre et le pire c'est que tout le monde a tourné la tête vers nous. Alors là, mon pote, je t'ai fait une remontée de terrain qui méritait le chronomètre, pareil pour

Nadja juste derrière.

Un chien, qui aboie jamais, ne se met pas par hasard à l'abolement, c'est mon avis. Et Arsène est d'accord avec moi, elle dit que Nadja aboie quand elle est en colère et il en faut beaucoup pour la mettre en colère. Donc c'est La Méduse, mais ça, bien sûr, je pouvais pas le dire à Arsène vu qu'il aurait fallu expliquer tout le reste et que je ne me sentais pas.

Mais j'ai pu repartir au collège assez rassuré : tant que Nadja serait aux côtés d'Arsène, La Méduse pourrait pas grand-chose.

Les jours ont repris comme avant. Un peu d'Arsène le matin mais de sale humeur, puis Nadja, puis le collège et re-Nadja et parfois quand c'était la chance un peu d'Arsène. Mais la plupart du temps, ç'a été le régime vu que son travail qu'elle aimait pas la gardait tard. Chaque soir avant de me coucher, je sortais mes jumelles. Des garçons souvent, jamais les mêmes, et de la musique et ses habits de nuit que franchement j'adore. La nuit Arsène elle met des sortes de foulards dans les cheveux et elle empile ses habits d'été parce que, quand même, il faisait froid maintenant que c'était novembre. J'ai bien compris qu'Arsène elle n'est pas fanatique de l'hiver et c'est pour ça qu'elle gardait ses choses colorées d'été surtout la nuit vu qu'elle a peur.

Après les jumelles je me couchais avec la fenêtre ouverte comme ça j'entendais sa musique et je dormais mieux. Et là j'ai remarqué une chose nouvelle dans la musique d'Arsène. Il y avait une chanson qu'elle s'est mise à écouter tous les soirs, enfin, surtout les soirs où y avait pas de garçon chez elle. Moi, je pensais avoir bien compris le coup des chansons tristes et les joyeuses, mais là ça m'a fait comme repartir de zéro alors qu'en musique je suis zéro. Déjà mes parents, ils sont trop fatigués pour écouter des disques quand ils rentrent le soir et moi, avant Arsène, je m'étais plutôt concentré sur les livres et l'autre Arsène.

Cette chanson spéciale, elle avait des moments pour casser des briques et d'autres où la voix du type, elle devenait voix de fille pour chanter triste, mais triste, mon vieux, que ça me faisait des frissons dans les cheveux. Bon, évidemment, ce que ça racontait, fallait que je l'imagine vu que mes progrès en anglais étaient bien mais pas top non plus.

Un soir, je ramène Nadja et Arsène est là qui écoute la chanson spéciale.

Arsène, autant quand elle parle ou quand elle chante ou quand elle rit, c'est fort au niveau sonore, autant quand elle se tait c'est fort aussi. Et ça fait que moi j'osais pas trop parler non plus et pourtant je voulais rester un peu, je me voyais bien boire un petit Coca même si j'ai pas le droit au Coca le soir, j'en aurais bu un peu c'est tout.

C'était le moment où la chanson vraiment s'énervait, la guitare se met en colère et j'allais partir quand Arsène elle a dit avec une toute petite voix que je ne connaissais pas :

« C'est mon solo de guitare préféré, je crois. »

Alors là mon pote, j'ai sauté sur l'occasion, et presque ça m'a fait crier.

« Ralala ben moi aussi. Même si bien sûr je connais pas des masses de

solos de guitare, çui-là c'est mon préféré », j'ai crié.

Après, Arsène a voulu savoir si j'aimais cette chanson, depuis quand, ceci cela, je donnais des réponses au hasard vu que je voulais pas lui dire que je l'entendais de chez elle depuis une semaine. C'est là que j'ai compris qu'Arsène elle avait envie que je reste peut-être autant que moi j'avais envie de rester, ça m'a fait bizarre mais content.

Je lui ai dit que justement j'étais faible en anglais et que le malheur c'est que je comprenais que dalle aux paroles. Elle a ri et m'a dit que là je tombais bien, vu qu'elle parle anglais. Alors on a pris un papier et on a écrit les paroles de la chanson en anglais et dessous elle m'a tout traduit et tout en haut en majuscule elle a mis : « I'D LOVE TO CHANGE THE WORLD de TEN YEARS AFTER ».

Les moments où la voix du type devient fille et triste en fait il dit toujours la même chose et oui, c'est triste en vrai.

« *I'd Love to change the world / But I don't know what to do / So I'll leave it up to you* », et en français ça fait : « Je voudrais changer le monde / Mais je sais pas comment m'y prendre / Alors je vous laisse le faire. »

Bon, je me suis dit, c'est sûr que tu vas être triste si t'as des projets aussi compliqués, vu que les possibilités d'échouer sont énormes. Peut-être que je devrais renoncer moi aussi à être entraîneur.

« Oui, OK, mais il y a aussi les moments où t'as envie de casser des briques dans la chanson, non ? elle a dit. Peut-être que c'est un signe pour ne pas renoncer ? »

Et c'est vrai surtout le moment où ça dit : « *Tax the rich / Feed the poor / Till there are no rich no more* », c'est ce que je préfère dans la chanson, plus même que le solo de guitare.

J'ai plié le papier en quatre pour le mettre dans la poche de mon pantalon et je me suis rendu compte qu'Arsène avait retrouvé sa voix normale. Et je pense sans me vanter que si c'est grâce à Alvin Lee, c'est aussi grâce à moi.

Ce qu'il y a de sûr c'est qu'à partir de ce jour Arsène m'a traduit d'autres chansons et que j'ai fait des progrès en anglais. Mais des bonnes notes en anglais, ça n'aide pas forcément à se faire de nouveaux amis, c'est sûr aussi. Pourtant y avait des gars dans ma classe qui jouaient vraiment bien au foot, et sans blague, je voyais très bien comment les faire progresser. Alors, je commentais à voix basse les actions, vu qu'Arsène Wenger il dit que ça l'aide à être un meilleur entraîneur d'Arsenal de commenter les matchs de l'équipe de France. (Mon maître il dit : « Regarder de façon neutre un match. » Et c'est ce que je peux faire avec les gars de ma classe vu que je les choisirais pas dans mon équipe idéale c'est sûr et sans offense, vu déjà qu'ils n'ont pas fini leur puberté.) Sauf qu'il fallait faire attention avec M. Guédon. Une fois il m'a repéré.

« Tu marmonnes quoi Georges ? il a fait.

— Rien, je dis rien, monsieur, je crois que je tousse, j'ai dit.

— Et moi je crois que tu mens, et ce que je crois aussi c'est que tu vas aller te dégourdir les jambes autour du stade. Parce que j'aime pas plus les marmonneurs que les menteurs. »

Bon, depuis, je marmonne très très discrètement.



(Pendant ce temps, dans la tête de Mme Cognet, intercours de français, mardi 1^{er} décembre, classe de 6^e 4)

Ils reviennent dans cinq minutes et je n'aurais pas fini mon livre. Il me reste cinquante pages, je n'y arriverai pas. C'est insupportable, je ne peux tout de même pas me cacher aux toilettes pour savoir qui tue toutes ces pauvres filles en les éviscérant. J'ai bien une idée du coupable, et c'est tout naturel, je lis un polar par semaine, j'ai l'habitude mais c'est rageant de ne pas savoir. Et pourtant je sais que lorsque j'aurai une certitude sur l'identité du tueur, quand je refermerai ce polar, je n'aurai que quelques secondes d'intense satisfaction et après un vide un peu nauséeux. Chaque fois. C'est comme ça à chaque fois. Post-coïtum animal triste, peut-être. Je ne comprends pas pourquoi je me suffis de ça. Et d'ailleurs : pourquoi est-ce que je ne lis plus que des polars ? J'aimerais pouvoir dire que c'est parce que j'ai lu tout le reste. Mais ça, même les élèves de la 6^e 4 ne peuvent pas le croire.

Moi à leur âge je croyais tout. Enfin tout ce que disaient les adultes. C'est un gain de temps certain, il me semble. C'est le doute qui ralentit.

C'est peut-être parce qu'ils sont si grands les 6^e 4 et les autres sixièmes d'ailleurs, tous, et gros aussi parfois, et acnéiques. En sixième !

Heureusement qu'il y a Georges. Lui il est presque trop petit, trop enfant. Je le trouve reposant. Petit, poli, rougissant, sans complices et sans amis déclarés, écriture impeccable, lève le doigt pour parler, écrit ses devoirs en français. Il a une espèce de passion pour un type du football qui s'appelle Arsène Wenger et il a tendance à parler tout seul. Est-ce un fait d'enfant unique ? Est-ce dû à son isolement ? Il se raconte des choses, je crois, s'admoneste parfois et récemment s'est mis au chant, il me semble.

J'étais derrière lui dans un couloir, il chantonnait, ça m'amusait jusqu'au moment où j'ai cru reconnaître Ten Years After et j'ai tiqué.

Je l'ai arrêté, et il était tout heureux de me confirmer qu'il chantait bien *I'd Love to Change the World*. Comme je restais ébahie, il m'a demandé poliment si moi aussi j'aimais Alvin Lee. J'ai bredouillé que oui, j'ai même enchaîné sur mon goût pour le rock anglais en général lorsque j'ai vu arriver dans le couloir le proviseur. J'ai écourté la conversation brutalement et je m'en veux.

Quel genre d'adulte suis-je avec ma peur du chef, avec mes vieux disques de rock et mes polars pour me donner des frissons ?

Je suis repartie en laissant Georges comme un vieux papier, sans avoir eu le temps, le courage de lui demander comment, par quel petit miracle, cette belle chanson avait traversé les âges jusqu'à lui.



Lita et moi on était dégoûtés que ce soit La Crise.

Elle, parce qu'elle ira pas au Portugal à Noël (le Portugal c'est son pays à part la France) et moi, parce que j'aurai pas mon micro quasi professionnel. Les parents, ils parlent que de ça, pas du Portugal et de mon micro quasi professionnel, non, ils parlent de La Crise.

Ma mère, elle a peur de perdre son travail, la pauvre, alors elle écoute très fort les informations le soir à la télé et elle souffle. Lita m'a dit que sa mère c'est pareil et que heureusement le *Journal de la santé* c'est pas en même temps que les informations. Lita n'est pas inquiète pour son avenir : il y a plein de nouvelles maladies, il paraît, donc elle aura du travail. Et puis elle a un grand projet de toute façon, vu qu'elle va proposer à M. Tesson, le docteur, sa candidature comme assistante et normalement il va être enchanté vu qu'il est débordé et que ça râle dans sa salle d'attente. Lita le sait parce que sa mère fait aussi des ménages au cabinet du docteur. J'ai évité de raconter à Lita comment parfois les adultes réagissent aux propositions d'assistanat, même gratuit, parce que M. Tesson après tout c'est peut-être une personne plus ouverte d'idées que M. Guédon.

Moi j'étais assez riche finalement comme personne, j'avais pas dépensé l'argent de dog-sitter et je pouvais faire des cadeaux à tout le monde, c'est-à-dire les parents, Lita, Nadja et bien sûr Arsène. Ma mère elle est passionnée par les chocolats, c'est facile et vu qu'elle est tellement passionnée qu'elle partage pas, je me suis dit qu'il valait mieux en avoir aussi pour mon père. Plus une lettre chacun où je les remercie d'être des parents chouettes, même si ils n'ont pas eu le courage de me faire une sœur ou un frère (même si je préfère les sœurs en général) et que au final c'est mieux vu que c'est La Crise.

Pour Nadja, j'avais un plan depuis longtemps. Parce que les chiens pour les cadeaux c'est facile aussi mais faut se préparer.

Alors j'ai expliqué à ma mère que j'avais très envie d'un gigot. Le truc compliqué c'est que moi personnellement la viande ça me heurte. Mon intérieur ça le heurte. J'ai expliqué à ma mère que c'était assez nécessaire pour grandir, rapport au collège où tout le monde est plus grand que moi, et vu qu'elle ne me croyait pas trop, j'ai dit que c'était la prof de bio qui l'avait dit.

« La viande ça fait grandir. Sinon on serait tous aussi petits qu'au Moyen Âge. Et sales aussi mais ça, ça n'a pas de rapport direct avec la viande », j'ai dit à ma mère que la prof de bio elle avait dit.

Bon, ma mère a fait un gigot et je me suis forcé avec des petites bouchées et à la fin, la récompense : j'ai récupéré l'os dans la poubelle quand

mes parents étaient couchés. Oui, parce que ma mère elle est futée : elle est tout à fait capable de comprendre qu'en fait le gigot c'est pour Nadja et là elle aurait crié, je pense. Après, l'os (vraiment un grand os, on dirait qu'il est fait pour une mâchoire de matin de Naples) je l'ai raclé à fond pour pas qu'il salisse le papier cadeau. Lita, elle voulait d'abord que je le passe à la Javel.

« Mais t'es pas folle, je lui ai dit, la Javel c'est très dangereux pour les chiens. »

Lita, elle a haussé les épaules car elle pouvait pas souffrir Nadja. Mais attention ! rien de personnel contre Nadja, c'est juste que ça la dégoûte Lita les microbes des chiens. Monsieur Ali il estime que peut-être aussi Lita est jalouse de Nadja, sauf que c'est idiot vu que Lita n'aimerait pas, je pense, faire des promenades avec moi ou avec qui que ce soit ou grignoter un os de gigot. Bien sûr ça je l'ai pas dit à monsieur Ali que c'était idiot, vu que déjà il m'aidait à trouver un cadeau pour Lita dans son magasin et qu'on trouvait rien de bien pour elle. Moi je voulais trouver un scalpel mais monsieur Ali il était pas trop pour.

« Ses mains sont encore trop petites pour un scalpel, je crois qu'il va falloir attendre Noël prochain », il a dit.

Et en échange il m'a trouvé un livre que je connaissais pas mais qui parlait d'un médecin, et avec un titre impeccable pour Lita : *La Maladie de Sachs*.

Monsieur Ali m'a strictement interdit de lui faire un cadeau pour Noël vu qu'il hait Noël, il m'a dit. C'est un coup à ne plus avoir le droit d'aller chez lui, il a encore dit.

Et donc ça fait que, à part le cadeau d'Arsène, j'étais archi prêt pour Noël.

Sauf que justement Arsène c'est un cas compliqué. Premièrement, Arsène elle a tout dans ce qu'elle aime, des tas de musiques, des tas d'habits, des tas de livres et elle aime pas le chocolat (en plus je voulais pas lui faire le même cadeau qu'à mes parents, c'est vexant même si bien sûr elle connaît pas mes parents).

Deuxièmement, il fallait un cadeau pour qu'elle comprenne des trucs. Des trucs comme le fait que je la vois même sans plisser mes yeux, comme le fait que je m'intéresse à elle, comme le fait que ma vie elle était plus pareille depuis elle.

Bon, je me suis dit, mon pote, pour qu'elle comprenne tous ces trucs, il lui faut Le Meilleur Cadeau. Moi pour vous donner un exemple, Mon Meilleur Cadeau c'est ma mamie de Pornic qui me l'a fait après la mort de mon papy alors que c'était même pas mon anniversaire ou quoi que ce soit. C'était mon maillot des Gunners. Au début il était trop grand, je l'avais jusqu'aux genoux, et maintenant il est presque trop petit. Au début je me relevais la nuit pour le mettre tellement j'avais peur de ne plus l'avoir. Et maintenant, si je me sens triste, je le mets et je trotte fissa fissa.

Lita, son Meilleur Cadeau, elle le portait le jour où je l'ai vue pour la

première fois. Et j'aime autant vous dire que ça avait pas l'air d'un Meilleur Cadeau, comme quoi faut se méfier.

La première fois que je l'ai vue, elle jouait avec des petits objets devant la loge de sa mère. Vu que je suis un gars poli, je lui ai dit bonjour, elle aussi et là j'ai vu que par-dessus ses habits normaux, un jean et un tee-shirt, elle avait une robe rose avec des tas de volants, qui te font bien comprendre que c'est une robe de princesse. En tant que garçon, ça m'intéresse moyen mais quand même je note vu que c'est pas tout le monde qui s'habille de la sorte, on est bien d'accord. Surtout que Lita à cette époque ses cheveux ils étaient courts. Vraiment courts. Et un autre jour, plus tard, Lita m'a parlé de cette robe et j'ai compris que c'était son Meilleur Cadeau. Elle avait eu des poux et sa mère qu'en avait marre des poux, ce que je peux comprendre, avait dit que ça serait plus facile à tuer avec des cheveux courts. Du coup elle les coupe, évidemment elle est pas coiffeuse, c'est horrible, du coup, Lita va chez le coiffeur qui crie tellement c'est horrible, et là lui il les coupe vraiment court. Tout le monde trouve ça mieux sauf Lita qui ressemble à un garçon avec les gens dans les magasins qui lui disaient : « Bonjour mon petit bonhomme. » Lita ne veut plus jamais manger si c'est comme ça, elle mangera que quand ses cheveux auront repoussé. Bref c'est affreux. Mais la mère de Lita tout à coup elle a une idée fantastique : elle trouve cette robe de princesse rose et l'offre à Lita en lui promettant qu'avec ça plus jamais personne ne l'appellera mon petit bonhomme. Et c'était vrai. Même avec les cheveux courts. Même si ça fait bizarre la robe sur le jean et le tee-shirt vu que Lita elle préfère faire bizarre que garçon, vous voyez le genre ?

La personne qui vous trouve Le Meilleur Cadeau c'est jamais quelqu'un de pas important, peut-être même c'est celle qui vous connaît le mieux ou en tout cas qui vous connaît comme si elle était à l'intérieur de vous, c'est-à-dire qu'elle vous connaît mieux que les autres. Même mieux que vous vu qu'on ne peut pas se voir de l'intérieur.

C'était exactement ce qu'il me fallait pour Arsène. Minimum. Sinon c'était pas la peine.

J'ai couru avec Nadja dans toutes les rues, on a regardé toutes les vitrines, on est rentrés dans tous les magasins. Et on ne trouvait rien. Aucun Meilleur Cadeau.

Heureusement j'ai Lita dans ma vie et dans mon immeuble. Une fois je rentrais totalement en sueur, même Nadja elle ne respirait plus que bouche ouverte, et Lita prenait l'air devant la loge.

« Continue à marcher en parlant sinon tu vas attraper un refroidissement », elle a dit.

Je faisais des tours en lui parlant mais pas trop vite, sinon tu vomis. Je lui ai expliqué que je courais pour trouver un Meilleur Cadeau.

« Ben alors tu ferais mieux de commencer par réfléchir, tu courras ensuite », elle a dit.

C'était compliqué d'avoir cette conversation avec Lita vu que

premièrement en marchant en rond même doucement j'avais une nausée qui montait dans ma bouche, et deuxièmement je voulais pas lui dire que Le Meilleur Cadeau c'était pour Arsène. Oui, parce que Lita elle pose des questions et des questions et des questions et que moi j'ai pas toujours envie de donner des réponses.

« Réfléchis Georges, pense à ce que cette personne a comme problèmes, elle a encore dit. Pense à ça et ce que toi tu peux faire pour ce problème. »

Et bing ! c'était exactement ça. Le problème d'Arsène je le connaissais, c'était qu'elle avait peur du noir mais à son âge c'est pas très possible de le dire et donc Le Meilleur Cadeau c'était une veilleuse tout simplement. Et le mieux c'est que je savais quelle veilleuse il fallait.

Il fallait ma veilleuse de quand j'étais petit, ma veilleuse que mon papy de Pornic m'avait fabriquée vu que mon papy était un gars très bricoleur avec ses doigts. Croyez pas que je dis ça par radinerie parce que c'est faux archi faux. Le truc c'est que je ne connais pas d'autre veilleuse qui promène des étoiles et une lune tout doux tout doux sur le plafond de ta chambre avec une petite musique d'insectes. Après si t'as encore peur du noir alors j'y comprends rien.

La vérité c'est aussi que j'aimais pas trop tous les gars qui venaient chez Arsène. Déjà je suis d'accord avec Lita, pour l'hygiène c'est affreux, ces gars qui enlèvent pas leurs chaussures et qui ramènent leurs microbes de la rue, et qui fument.

Mais surtout j'avais peur qu'il y en ait un de gars qui revienne de trop, un qui lui plairait, un qui ressemblerait à un casseur de briques d'un mètre quatre-vingts par exemple, et qu'il me prenne des moments que j'ai avec elle, comme quand on apprend l'anglais. Alors je comptais sur la veilleuse pour l'éloigner.

Dès que je suis rentré à la maison, j'ai fait ni une ni deux, j'ai demandé à ma mère si je pouvais récupérer ma veilleuse de quand j'étais petit.

« Mais Georges, justement, tu n'es plus petit, non ? Tu n'as plus peur du noir, non ? Il faut me le dire tu sais, je peux comprendre, et tu peux aussi me dire si la nuit tu as des fuites, tu vois, ou si... » ma mère elle a fait, et elle m'a sorti toutes les inquiétudes des mères jusqu'au rapt à la sortie du collège.

Je l'ai rassurée sur tous les points, vu qu'elle me faisait de la peine.

Elle travaille dur ma mère, elle travaille long surtout, alors si il y a un truc dont elle n'a pas besoin, c'est penser que peut-être je mouille mes draps ou que des gens veulent me prendre pour une rançon qu'ils auront pas d'ailleurs, vu que les parents ne sont pas des nantis.

Bref, ma mère a dit que oui, je pouvais monter sur un tabouret pour récupérer ma veilleuse dans le placard du haut de ma chambre. J'ai fait un beau paquet cadeau et j'ai dormi impeccable.

NOËL

Quand je suis arrivé chez Arsène deux jours avant Noël et que je l'ai trouvée en train de fumer une cigarette assise sur une valise, il a fallu que je pense très fort à mon maître Arsène Wenger pour ne pas pleurer. Tout de suite je me suis souvenu quand il dit : « Perdre n'est pas une fatalité, c'est de ne pas combattre qui en est une. » Et croyez-moi, Arsène Wenger avec Manchester et Chelsea, des tristesses il en a eu des copieuses.

« Finalement, même, je vais passer quelques jours dans ma famille pour Noël. On part Nadja et moi tout à l'heure », elle a dit.

Je sais pas si c'est que j'avais envie de pleurer mais j'ai pensé qu'elle aussi elle avait l'air pas top. Elle restait assise sur sa valise, elle fumait en regardant sa cigarette, sous ses yeux c'était un peu bleu et un peu rouge au bord des cils. Moi je disais rien, vu que quand on se retient de pleurer, le mieux c'est de pas parler, je pense. Elle m'a pris dans ses longs bras maigres pour me dire : « Joyeux Noël, même, même si c'est complètement con. » Et puis elles sont parties.

Moi je veux bien combattre, mais quand même, je voyais pas trop comment il allait être joyeux mon Noël de cette année.

Il y avait La Crise, Arsène et Nadja étaient parties, fallait pas compter sur mon micro professionnel, j'avais presque envie de proposer aux parents qu'on fasse comme si c'était pas Noël, mais c'était pas possible. Premièrement : les parents ils croient que j'aime Noël, vu que je suis un enfant et deuxièmement : avec toutes les décorations, les chansons et les pubs à la télé, c'était impossible de faire semblant.

Monsieur Ali il avait réglé le problème comme chaque année : il était parti pour les pays chauds, dans des endroits où les gens s'en fichent de Noël et surtout dans des endroits où monsieur Ali a pas à faire des paquets pour envelopper les livres vu que c'est tout ce qu'il déteste, les papiers cadeau.

Alors j'ai fait une liste pour combattre la fatalité. La liste des bonnes raisons d'être content quand même.

– 1 – Arsène trouverait son cadeau en rentrant et donc ce serait un cadeau unique, pas perdu au milieu de ceux des autres gens.

– 2 – Comme c'est les vacances, y a pas de collège.

– 3 – Comme y fait froid, je peux mettre tous les jours mon maillot des Gunners vu que sous mon blouson, ma mère elle le voit pas.

Après la liste, je me sentais mieux. Alors, oui, il y a eu mon bulletin du premier trimestre et les parents, ils étaient un peu étonnés. Je n'ai pas eu les Félicitations à cause du sport, j'ai eu 8. Et M. Guédon il a rajouté dans la case des commentaires : « Élève arrogant. A besoin d'apprendre extrêmement rapidement le sens de l'autorité. »

« De toute façon c'est pas avec le sport que tu vas trouver du boulot », mon père il a dit, pour me consoler.

Sauf que pour devenir entraîneur, si, mais ça je l'ai pas dit à mon père vu qu'il n'est pas exactement au courant de mes projets.

Ma mère non plus. Mais ma mamie de Pornic, oui. Un jour on ira en Angleterre, elle et moi, on ira à Londres puis à l'Emirates Stadium et là, si je peux, je ferai coucou de la main à mon maître Arsène Wenger. Ma mamie et moi on met de l'argent de côté et on ira, c'est une promesse.

Et puis comme quoi ça vaut le coup de faire des listes, le soir de Noël est arrivé et c'était pas affreux. Le 25 décembre très tôt je suis allé chez Arsène poser mes cadeaux sur son lit en tirant bien sur le couvre-lit pour que ce soit impeccable à regarder et autant vous dire la vérité, j'ai commencé à attendre qu'elles reviennent.

Lita m'avait dit qu'Arsène avait dit à sa mère la concierge qu'elle reviendrait début janvier, mais quand exactement elle savait pas.

C'est pour ça que j'ai été surpris quand, dans la nuit du 25, j'ai entendu la voix d'Arsène qui râlait avec des insultes dans la cour. Alors là, mon pote, j'ai sauté de mon lit pour attraper mes jumelles et le truc bizarre c'est que je pouvais pas m'empêcher de rire alors que c'était pas vraiment rigolo ou quoi cette situation.

Arsène est rentrée chez elle avec Nadja, elle a balancé sa valise avec un geste énervé, d'ailleurs Nadja s'est assise sur ses fesses pour, je pense, mieux comprendre à quel point sa chef était pas contente. Arsène elle avait caché tous ses cheveux sous un gros bonnet en laine et elle l'enlevait pas. Et après elle a fait pire. Elle s'est assise sur son lit et elle a mis sa figure dans ses mains et elle restait comme ça, et grâce aux jumelles je voyais bien au mouvement de ses épaules qu'elle pleurait.

Bon, je me suis dit, Georges, c'est pas poli de regarder ses larmes sans sa permission alors j'ai laissé les jumelles mais je suis resté à la fenêtre au cas où je pouvais faire quelque chose.

Je n'avais pas dû si bien que ça racler l'os de gigot vu que Nadja est venue renifler son papier cadeau. Et ça a fait qu'enfin Arsène a vu les paquets. Elle a ouvert celui de Nadja, elle a souri je pense mais je suis pas sûr vu que j'avais plus les jumelles. Sans me vanter, l'os, il était archi beau dans la bouche de Nadja.

Enfin elle a ouvert le sien, je me suis remis à rire. Elle a tout de suite branché la veilleuse et éteint l'autre vilaine lumière et c'était fantastique. Même de ma chambre ça faisait du bien. Là je me suis rendu compte que j'avais carrément oublié de laisser une lettre pour dire que c'était moi la

veilleuse et l'os. Heureusement Arsène c'est une personne vraiment futée, vu qu'elle est venue près de la fenêtre et a regardé immédiatement dans la direction de ma chambre.

Elle m'a fait un grand signe joyeux et bien sûr moi aussi. Après elle m'a fait comprendre d'ouvrir ma fenêtre pour entendre un truc, et le truc c'était *Happy Xmas* de John et Yoko Lennon. Et je me suis dit que celle-là de chanson de Noël, même monsieur Ali il l'aimerait.



(Pendant ce temps, dans la tête de monsieur Ali, une plage ensoleillée, le 5 janvier)

Alors oui évidemment j'ai échappé aux papiers cadeau mais à moins de ne revenir qu'en février, je ne pourrai pas échapper à la « bonne année ». Comme chaque année je mettrai un mot sur la porte de la boutique expliquant courtoisement qu'on serait bien inspiré de ne pas me souhaiter « bonne année » et comme chaque année ça fonctionnera moyennement.

Il y aura toujours quelques entêtés, deux trois distraits voire aveugles et les analphabètes. Je suppose que le boucher voit parfois des végétariens sur le pas de sa porte, c'est ainsi.

Je reviens bronzé mais pas reposé. J'ai passé dix jours au soleil en me demandant pourquoi j'allais rentrer à Paris. Parce que maintenant je ne me fais plus d'illusions, je sais que je vais rentrer. Mais tout de même. Je me torture, j'égrène toutes les bonnes raisons de rester, toutes les choses qui m'empoisonnent, j'en viens à me trouver lâche et alors j'ouvre une nouvelle bière fraîche.

Les gens me fatiguent. Surtout ceux dont je parle la langue. Chaque année, je pars dans un pays où je ne comprends rien. On communique avec des signes, la plupart sont universels et la bière aussi. Je n'ai pratiquement parlé à personne pendant dix jours. Disons que j'ai causé avec une mouette tous les matins. Je crois bien que c'était la même mais je n'en suis pas certain. Chaque jour, elle essayait de me voler une partie de mon petit déjeuner, je la laissais faire et je lui racontais mes rêves. Les gens de l'hôtel devaient penser que je marque pas l'heure, je m'en fous, c'est déjà le cas à Paris et c'est plus simple comme ça. On évite de tenir la jambe d'un mec dont on pense qu'il est un peu cintré. Eh oui, ça existe les faits divers, c'est pas que pour les autres. Alors je laisse planer le doute sur mes capacités criminelles même si ça ne marche pas avec tout le monde.

La mouette elle n'avait pas peur de moi. Georges, le petit avec son perpétuel maillot de foot, non plus. M'enfin lui c'est spécial, c'est un téméraire de façon générale. Il s'est mis en tête de séduire La Grande Gigue, et il en craint point : il avance sabre au clair sans voir qu'il lui manque un

mètre de taille et quinze bonnes années. Et je le comprends, c'est quelque chose La Grande Gigue, c'est pas commun. Bon, moi j'ai passé l'âge de me fourrer dans de tels emmerdements parce que la gosse c'est un nid de vipères avec une figure de sainte païenne. Je me contente de la regarder passer. Et puis j'ai de la chance, elle aime lire alors on papote. Elle aussi elle est fatiguée des gens sauf qu'elle a pas l'âge pour. En réalité et vu de mes artères, elle est pas bien vieille, elle non plus, mais toujours beaucoup plus que le Georges. Alors un coup elle le voit, un coup elle manque lui crever un œil simplement parce qu'elle l'a pas vu.

Je me demande où ils en sont tous les deux. Je me demande aussi si ça c'est pas un genre de bonne raison de rentrer.



L'HIVER

J'ai essayé trois fois de demander à Arsène pourquoi elle était revenue de chez sa famille le 25 au soir alors que c'est pas fini Noël et surtout pourquoi elle avait l'air si triste. Trois fois j'ai essayé, j'ai commencé mes questions, mais chaque fois elle m'a expliqué par les yeux que c'était mieux que je ne continue pas jusqu'au point d'interrogation. Et moi, ce que je voulais surtout pas, c'était qu'elle soit fâchée à cause de moi.

Mais le truc, c'est que depuis le 25, Arsène, elle avait changé. Alors bien sûr, c'était pas le changement archi énorme comme quand M. Bogossian du cinquième cour il est passé de vivant à mort. Parce que ça, c'était un changement vraiment énorme pour lui d'abord mais aussi pour sa femme (même s'il était vraiment vieux) et pour les gens de l'immeuble (Lita, par exemple, comme je vous l'ai déjà dit, était premièrement très surprise et deuxièmement très vexée ; même que ça a failli remettre en cause sa vocation, c'est pour dire).

Non, Arsène, c'était un changement invisible comme celui de M. Fournier, le voisin de maison de ma mamie de Pornic.

M. Fournier, sans vouloir l'offenser, c'est vraiment un gars gros et je suis poli. En fait je pense que Nadja, à côté de lui, elle ressemble à un petit écureuil. En tout cas, être aussi gros s'est révélé être mauvais pour sa santé, alors on lui a enlevé sa graisse du ventre. D'après ma mamie de Pornic qui aime bien M. Fournier, ç'a été une opération du tonnerre. M. Fournier, il était la forme, tout le monde était soulagé et content de retrouver M. Fournier le même mais svelte. Sauf que le lendemain de l'opération M. Fournier il s'est rendu compte qu'il ne trouvait plus son nombril avec ses doigts. Bon, il ne panique pas, il se regarde dans un miroir et toujours pas de nombril. Bon il ne panique toujours pas. Faut dire que M. Fournier il est revenu entier de la guerre d'Algérie, c'est pas pour paniquer au premier problème de nombril qu'arrive. Il appelle le médecin et là le médecin il est un peu embêté, et il lui avoue qu'en fait il a oublié de lui remettre son nombril. Heureusement M. Fournier n'avait pas l'intention de devenir mannequin, alors il n'a pas râlé. Moi personnellement ce qui me fait bizarre, c'est de penser au nombril de M. Fournier dans une poubelle. En tout cas, quand je le vois à la plage M. Fournier, par politesse, je ne regarde pas là où était son nombril. Et vu que M. Fournier ne va pas tellement à la plage, c'est un

changement invisible.

Et pour Arsène c'était pareil.

C'est-à-dire que sa vie avait l'air pareille, mais en fait pas. D'abord elle était de plus en plus en retard le matin et toujours rageuse. Ensuite les garçons, qui venaient dans sa chambre le soir, ils restaient de moins en moins de temps. Je n'avais pas besoin des jumelles pour le savoir, vu qu'elle mettait la veilleuse dès qu'ils étaient partis et que cette lumière-là, je peux la reconnaître même les yeux fermés justement. Et enfin ses talons d'hiver. Arsène, elle avait des bottes d'hiver avec des hauts talons comme en été et elle faisait encore plus de bruit avec et c'était pas en rapport avec le poids des bottes.

Mais il y avait pire. Je me suis rendu compte qu'Arsène avait des rendez-vous avec La Méduse. Et comme par hasard, elle y allait sans Nadja ce qui fait que j'étais vraiment inquiet. Leurs rendez-vous duraient jamais longtemps, juste quelques minutes, et chacun repartait de son côté, Arsène en claquant ses talons et lui en traînant les pieds. La Méduse avait maintenant un gros anorak d'hiver avec une capuche lourde mais il n'avait pas quitté ses lunettes, et ça fait que je voyais presque plus sa peau, je pouvais croire que peut-être il n'en avait pas de peau. Bref ça ne me plaisait pas ces changements invisibles.

Un soir où Arsène est rentrée plus tôt de son travail, je lui ai fait une proposition.

« Peut-être on pourrait faire la promenade de Nadja tous les deux aujourd'hui ? On a découvert un endroit très très bien où elle peut courir dans des flaques sans laisse », j'ai dit.

Avant qu'elle ait pu me dire non, j'ai enchaîné.

« C'est un stade d'école mais tu peux rentrer vu qu'il y a un trou dans la barrière et pas de gardien et je laisse couler un peu l'eau d'un robinet pour faire des flaques alors Nadja elle court à toute allure dedans et franchement ça se voit que c'est bon pour sa santé et tout le reste, alors on y va ? » j'ai dit.

Arsène a un peu souri et dit d'accord, pour deux minutes.

Moi rapport à la confiance des parents j'étais à la limite vu que le noir commençait à s'installer, mais parfois y a des cas d'urgence que même les parents peuvent comprendre. En plus je mentais pas : Nadja elle courait comme si c'était la joie du printemps, l'eau giclait sous ses pattes de lion et Arsène riait.

Bon, je me suis dit, c'est exactement le moment propice pour lui expliquer le mercato d'hiver, le marché d'ajustement. Normalement tu dois avoir ton équipe prête et impeccable après le grand marché d'été (c'est comme un marché normal sauf que les marchandises c'est les joueurs), mais parfois ça rate. Alors il y a une seconde chance en hiver. Et ça, c'est bien la preuve que la saison n'est pas écrite.

C'est une image bien sûr, on apprend ça dans la classe de Mme Cognet, c'est-à-dire on prend une situation qu'a rien à voir avec la choucroute pour

éclairer une autre situation, celle qui nous intéresse pour de vrai.

Le problème c'est qu'Arsène elle est pas forte forte en foot, alors forcément mon explication elle allait pas tout droit. Mais je ne me suis pas découragé et je suis arrivé à ma conclusion, qui est que tout peut encore bouger pour une équipe pendant le mercato d'hiver, c'est-à-dire pile maintenant, et qu'il faut garder de l'espoir pour la suite, si on est prêt à faire des changements, vous voyez le genre ?

« Et toi tu crois vraiment à ça, même ? elle a fait.

— Oh que oui, j'y crois, c'est prouvé. Bon, c'est sûr, pas pour nous Arsenal cette année vu que Marouane Chamakh on l'aura qu'à la fin de la saison mais pour d'autres oui, ça arrive et ça change vraiment du tout au tout », j'ai dit.

Après, elle a juste dit : « J'ai froid, on rentre », alors je savais pas trop si elle avait compris l'image. Mais ce qu'il y avait de bien, c'est qu'elle a mis une de ses longues mains sur ma nuque pendant le chemin du retour et c'était fantastique.

J'avais l'impression que tout à coup elle était devenue aveugle et que comme qui dirait j'avais la responsabilité de la conduire, pour pas qu'elle tombe. Je durcissais les muscles de mon cou pour lui montrer que j'étais assez fort et que donc c'était pas la peine d'avoir peur. Lorsqu'il s'est mis à pleuvoir, on n'a pas accéléré. Je voyais en regardant de côté des gouttes de pluie au bout des mèches d'Arsène et lorsque Nadja s'est ébrouée pour enlever ses gouttes à elle, Arsène a fait la même chose et je me suis arrêté pour mieux voir tellement c'était une chose belle avec les lumières de la rue, des magasins, des phares des voitures. Quand elle m'a dit de faire la même chose qu'elle avec l'eau sur moi et les lumières, je l'ai fait directement : j'ai même pas regardé si des gens allaient se moquer de moi. Je me suis agité dans tous les sens et Arsène souriait avec le sourire qu'elle a quand elle chante et danse. Et celui-là de sourire, je ne l'avais pas vu depuis vraiment archi longtemps.

C'est pas un sourire spécialement joli, c'est un sourire que ça se voit qu'il lui arrive sur le visage par surprise, on pourrait croire que c'est une grimace, pourtant c'est mon préféré dans toutes les catégories de sourires d'Arsène.

Heureusement, je suis le genre de personne qui enregistre très bien les moments parce que, après ça, je ne l'ai plus trop vu ce sourire.

J'ai pensé qu'Arsène devenait un genre de marmotte à cause de l'hiver qu'elle ne pouvait pas supporter. Alors si je tenais patiemment jusqu'au printemps la vraie Arsène reviendrait. Mais étant donné que je ne suis plus un petit enfant, étant donné que je n'ai jamais cru au Père Noël et à aucun truc enchanté, le coup d'Arsène la Marmotte ça ne marchait pas si bien que ça. Et l'hiver avançait, et les changements invisibles chez Arsène devenaient de plus en plus visibles.

C'est là que j'ai paniqué. Je préfère le reconnaître : j'ai paniqué.

Et ça, c'est jamais une bonne chose. L'équipe de France face aux Irlandais en 2010, elle a paniqué alors oui, elle a gagné mais c'était vilain. Et pas seulement la main de Henry, tout était vilain. Mon maître qui commentait ce jour-là, il avait la voix encore plus basse que d'habitude.

Bref, j'ai paniqué et j'en ai parlé à Lita.

Et Lita, une fois qu'on lui a confié un truc, elle veut tout savoir, même les détails que tu préférerais garder pour toi, et surtout elle a mis son chapeau de commandante et c'est pénible.

Là, ça n'a pas manqué. Elle a rapproché son visage du mien, je voyais ses yeux de trop près et elle a fait :

« En fait, t'es amoureux d'elle. Hein ? C'est ça ou c'est pas ça ? Moi je crois bien que c'est ça.

— T'es pas folle ou quoi, j'ai dit. Puisque c'est comme ça, je m'en vais. »

Sauf que je suis pas parti assez vite, et Lita elle a glissé archi prestement entre moi et la porte d'entrée de la loge de sa mère, elle a remis ses yeux dans les miens et j'étais coincé, vu que je peux pas la bousculer Lita, vu qu'elle est asthmatique à crever, et que j'ai pour règle de ne pas me battre avec des gens malades.

« C'est vraiment une idée nulle d'être amoureux d'elle. D'abord t'es trop jeune. Ensuite elle est trop vieille. Et pour finir, elle a un problème évident d'hygiène », elle a dit, et ça m'a étonné en triste parce qu'elle avait presque l'air contente de me dire ça. (Je préfère ajouter qu'Arsène n'a absolument pas un problème évident d'hygiène. Ou alors, si on croit Lita, à part elle et les gens du *Journal de la santé*, on a tous ce genre de problème.)

Là je me suis rappelé que la loge de la mère de Lita c'est un rez-de-chaussée, alors j'ai laissé Lita garder sa porte stupide et j'ai couru à la fenêtre pour m'enfuir dans la rue tellement je voulais plus jamais la voir dans ces conditions. J'ai escaladé et j'ai sauté dans la rue.

« Reviens, je retire. Reviens, Georges, je te jure que je retire », elle criait par la fenêtre.

J'ai couru comme un malade jusqu'à la librairie de monsieur Ali, je crois que je courais encore dans le magasin, je me suis assis dans un coin et j'ai fait semblant de rien derrière le plus gros livre que j'ai trouvé, une encyclopédie à propos des insectes et leur vie.

La vérité c'est que je voulais juste retrouver une manière de respirer tranquille, sans personne pour me regarder, et c'était pas de chance ce livre. Il y avait des tas de photos d'insectes, avec leurs petits yeux qui, en fait, sont énormes par rapport à leur taille, et qui me regardaient comme Lita deux minutes avant.

Le téléphone a sonné dans la librairie de monsieur Ali, et il est arrivé vers moi avec le téléphone dans la main.

« C'est ta petite pote portugaise. Elle veut te parler. Depuis quand t'aimes les insectes ? » il a dit.

J'ai dit que j'aimais pas les insectes, que j'avais pas fait exprès et que je préférerais me tuer plutôt que de parler à Lita. Monsieur Ali, il répète ça à Lita mot pour mot, sans commenter, et elle répond quelque chose que j'entends pas.

« Elle dit qu'elle retire, elle dit qu'elle s'excuse », il me fait.

Vu que je réponds rien, monsieur Ali se gratte la tête avec l'antenne du téléphone et me dit que Lita a l'air drôlement désolée. Mais moi, mon pote, j'en ai rien à fiche que Lita elle soit triste ou des trucs comme ça, vu que c'est moi qui suis triste avant elle, triste d'Arsène et de son hiver, triste de ma pote qui ne peut pas s'empêcher de faire sa maligne et sa commandante avec son seul ami qu'est pas dans la télé, et ça je le dis à monsieur Ali.

Ça le fait soupirer un grand coup, il hésite sur la marche à suivre, et puis j'entends Lita qui crie dans le téléphone.

« Elle dit qu'elle va appeler tout le temps ici et chez toi et que ce serait mieux si tu lui pardonnais parce qu'elle ne s'arrêtera pas », il me dit doucement.

Je commence à avoir trop chaud, y a des gens qui font la queue chez monsieur Ali et qui nous écoutent et j'aime pas trop qu'on écoute ma vie. Alors je fais un signe avec ma tête à monsieur Ali et il dit à Lita qu'elle peut raccrocher car je lui pardonne. Je repose vite fait l'encyclopédie des insectes et je rentre à la maison.

En vérité je n'avais pas vraiment pardonné à Lita, et en marchant, j'avais encore les oreilles chaudes, et je me disais que j'avais pas envie de la voir sauf qu'elle a fait un truc fantastique.

Il m'a semblé voir une silhouette devant la grande porte de notre immeuble, alors j'ai plissé mes yeux et la petite silhouette, c'était Lita qui m'attendait. Et Lita, j'aime autant vous dire que l'hiver jamais elle va dehors même deux minutes, même juste devant la maison. Elle m'attendait avec son Vidal serré contre elle comme s'il allait la protéger du froid.

« Je vais t'aider pour la voisine, je vais chercher là-dedans, on va mener une enquête tous les deux et on va la soigner », elle a fait avec plein de buée qui sortait de sa bouche.

Là c'est facile de comprendre que je lui ai pardonné illico à Lita. Et on a commencé l'enquête.

On a décidé qu'il n'y aurait pas de commandant, mais ça a pas duré vu que Lita les ordres ça lui vient quasi naturellement et faut reconnaître que un, elle a des idées terribles et deux, elle est très organisée.

Moi il fallait que je travaille dur au collège pour obtenir les félicitations du deuxième trimestre, que je promène Nadja qu'aime pas plus le froid que sa patronne, il semble. Tout ça avec des journées avec la lumière toute petite et M. Guédon qui continuait à me faire faire des tours de stade alors que le froid me brûle à l'intérieur du torse. Le pire c'est qu'il a commencé à me chronométrer et à montrer les résultats aux autres professeurs. Les autres professeurs, ils faisaient des têtes épatées et M. Guédon il m'a proposé de

m'inscrire au cross du collège.

Bon, je me suis dit, là c'est l'occasion impeccable pour proposer un compromis à M. Guédon. Je prends ma voix raisonnable (celle qui marche très bien avec les parents) et je lui dis que je veux bien faire le cross et même lui donner ma médaille (si j'en ai une bien sûr, mais vu mon entraînement, c'est fort possible que j'en ai une) et en échange il me laisse entraîner l'équipe de foot de ma classe. Là, mon vieux, il est devenu rouge, même ses oreilles, même son cou, et il m'a regardé comme s'il pouvait me faire évanouir seulement par la colère de ses yeux.

« Écoute-moi bien, Georges, tu n'entraîneras JAMAIS cette équipe, t'as qu'à attendre vingt ans et devenir professeur d'EPS. En attendant je ne veux plus te voir et tu peux t'accrocher pour les félicitations. »

Toutes ces occupations faisaient que finalement c'était plus simple d'obéir au plan de Lita.

La première partie du plan, c'était photographier son frigo et son placard à provisions. Monsieur Ali m'a prêté son appareil photo sans me poser de questions, même quand il a vu les photos pour me les imprimer et que les photos c'était le désert de Gobi avec de la moutarde, du sel, du poivre et du Coca.

La deuxième partie du plan, c'était de dire à Lita les « habitudes de vie » d'Arsène, lever, coucher, variations des humeurs, consommation de cigarettes et d'alcool, musique écoutée. Je lui ai fait mon rapport qu'elle a noté dans son cahier avec les photos.

À la troisième partie du plan, j'ai dit NON. Lita a insisté, elle m'a monté la cervelle avec patati patata la médecine chinoise, que c'était absolument nécessaire, que je faisais pas d'efforts, qu'Arsène risquait la mort à cause de gars faibles dans mon genre mais là, c'était non, pas de discussion, pas de compromis, non. Vu que déjà ramasser les crottes de Nadja dans la rue, je le fais parce que je suis civique mais vraiment, à chaque fois, je regarde que d'un seul œil, sans respirer et en pensant à des trucs frais genre le maillot des Gunners ou la mer de Pornic, alors il était pas question de noter la couleur du pipi et du reste d'Arsène.

Après le plan en trois parties, Lita s'est mise à espionner Arsène par la fenêtre le matin quand elle partait, le soir quand elle rentrait, toujours en prenant des notes dans le cahier. Enfin elle m'a convoqué pour me dire que pour le moment elle penchait soit pour le ver solitaire, soit pour la mononucléose. Et qu'elle avait besoin de quelques jours pour réfléchir avant de donner son diagnostic. Mais elle était rassurante et m'a promis qu'on ne mourait ni du ver solitaire ni de la mononucléose.

Donc j'ai attendu. J'ai couru autour du stade. J'ai discuté avec Nadja. J'ai fait mes devoirs. Et en fait j'ai surtout attendu.



*(Pendant ce temps, dans la tête de M. Guédon, pause déjeuner,
21 janvier)*

Ce que j'ai pu me coller comme peignées quand j'étais gamin. Celles de mon père me suffisaient pas, je remettais ça après la classe avec les autres gamins de l'école. À la maison c'était pas possible, mes sœurs étaient plus grandes que moi et mon père m'a vite passé l'envie de me battre avec des filles.

C'est pas que j'étais irascible, c'est seulement que j'aimais me battre. Rouler à terre, la petite suée de peur dans le dos, l'odeur du sang dans la bouche, filer comme un diable lorsque les autorités adultes alertées se ramenaient pour nous séparer et après ça, l'apaisement qui me faisait tenir tranquille à la maison.

Les autres gamins beuglaient en quittant l'école, ça piaillait, ça piaille toujours, mais pas moi. J'économisais mes forces en silence parce qu'à la longue je m'étais pas fait que des potes, ça m'attendait à l'extérieur, fallait être vigilant.

Souvent je me dis qu'avec les autres profs du collège on devrait remettre ça, se filer des peignées copieuses pour régler comme qui dirait nos différends. Bon, c'est injouable. La mère Cognet par exemple elle se ferait sécher trop vite avec ses petits bras qui servent à rien.

Faut dire ce qui est : les femmes ça se cogne mal. Quoique.

Une fois y en a eu une de femme où j'ai eu un doute. J'ai toujours le doute.

J'étais en train de me faire ramasser par un gosse du quartier, pas spécialement costaud, pas plus vieux que moi mais teigneux à faire peur. Il m'avait collé les épaules à terre en pleine rue, sa main gauche me tenait la trachée et il s'apprêtait à me flanquer une droite dont je savais nettement que j'allais avoir du mal à me remettre. P'tit Jean il s'appelait, le teigneux, dans ses mains y avait que des tendons, une vérole ce gamin.

Et là une masse noire lui est arrivée sur la tempe, il a débaroulé sur le côté à moitié assommé déjà par la surprise mais aussi parce que le coup reçu à la tempe c'était un truc précis, nerveux, imbattable.

La masse noire c'était un sac à main, et au bout du sac à main y avait une petite dame qui se penchait et passait ses mains sur moi en me demandant si ça allait. P'tit Jean s'est carapaté sans demander son reste et je savais pas trop comment j'allais. L'odeur de la femme je l'ai encore dans le nez. Ma mère sentait la savonnette, mes sœurs l'eau de Cologne, mais elle, c'était puissant, et avec ses mains en me touchant elle avait mis cette odeur partout sur moi et je savais plus si la tête me tournait des ramponneaux de P'tit Jean ou de son parfum. Le temps que je me remette bien, elle était partie et je me suis pas lavé deux jours pour garder l'odeur. Jusqu'à ce que mon père s'en aperçoive et me fasse changer d'opinion à grands coups de pied dans l'arrière-train.

Quant à la petite dame qui à mon avis devait bien se battre et qui sentait le printemps je ne l'ai jamais revue.

Impossible de savoir pourquoi je pense à ça.



Et enfin, Lita a trouvé.

« Tout est là », elle m'a dit en me montrant un livre qui s'appelle *Manuel diagnostique et statistique de DSM 4 des troubles mentaux*. Bon, je me suis dit, le titre est moche mais ça veut rien dire. Par exemple ma mamie de Pornic, son prénom c'est Renée, c'est assez affreux et pourtant c'est une personne qui n'a pas d'ennemi à ma connaissance.

« J'ai tout lu, j'ai regardé avec les notes que j'ai prises et ton enquête, et les photos, eh ben la voisine, elle a une dépression. Alors y a plein de niveaux, faudrait que je la reçoive dans la loge pour être sûre à 100 % pour affiner, mais ce qu'il y a de bien c'est qu'on n'en meurt pas. Enfin si, mais ça se soigne, elle a continué.

— Et si elle veut pas se soigner ? j'ai fait.

— Si elle veut pas se soigner, elle peut mourir. Mais t'inquiète pas trop : ça prend du temps. C'est pas comme prendre feu ou se noyer, elle m'a dit Lita en prenant un ton rassurant et j'ai pas du tout été rassuré.

— Alors qu'est ce qu'on fait ? j'ai dit.

— Le mieux, ça serait que je la reçoive à la loge, elle a dit.

— Oui d'accord, mais c'est pas comme si la voisine c'était Nadja. Nadja je peux l'amener ici sans lui demander son avis, enfin si, il vaut mieux que je lui demande, mais je pense vraiment qu'elle serait d'accord pour venir dans la loge... » Et là, Lita me coupe :

« Sauf que non puisqu'elle a des poils et je peux mourir.

— Oui d'accord, mais c'était une image, c'est pour dire que la voisine, j'ai besoin de son consentement, il faudrait donc qu'elle sache qu'elle a attrapé une dépression et que donc elle doit venir te voir...

— ... Peut-être que je peux l'hypnotiser, j'ai un livre sur ça... Lita a dit.

— ... Ou alors on la soigne en secret, c'est possible ça ? Comme par exemple, on trouve les remèdes et moi, je les cache dans un gâteau si délicieux qu'elle pourra pas s'empêcher de le manger. »

Lita a tordu son visage pour mieux réfléchir, elle prenait bien son temps, et là elle s'est mise à m'expliquer que peut-être la médecine douce ça peut fonctionner si Arsène elle est pas à un niveau trop grave.

Elle m'a montré les plantes, les produits, les pastilles avec des oméga à mettre dans les gâteaux, et m'a redit que c'était dommage que la voisine ne vienne pas la consulter. J'ai dit, oui c'est bien dommage pour lui faire plaisir, mais en vérité, je n'imagine pas Arsène dire des trucs sur elle à Lita, vu qu'Arsène elle est pas causeuse, et qu'en plus Lita n'a pas son diplôme de

médecine.

Mais là où j'étais vraiment embêté, c'est que je suis nul en gâteaux.

J'ai attendu le samedi pour demander à ma mère si elle ne voudrait pas m'en faire un. On était tous les deux au supermarché pour les courses de la semaine, elle avait l'air fatiguée ma mère, alors j'ai aussi dit que je l'aiderais, que ça pourrait être rigolo, vu que ça faisait longtemps qu'on n'avait pas fait un truc rien que tous les deux.

« Alors un gâteau au yaourt, c'est simple, tu pourras le faire tout seul la prochaine fois », ma mère a dit.

Sauf que bon, le gâteau au yaourt, c'est pas exactement ce qu'on peut appeler un gâteau délicieux. Attention hein ! j'ai pas dit que c'était à cracher par terre, mais sans offense pour ma mère, c'est pas ça qui va rendre l'appétit à quelqu'un qui, semble-t-il, a attrapé une dépression.

Vu que ma mère m'a laissé finir seul, comme elle avait prévenu, j'ai rajouté les remèdes et ça avait un goût bizarre. Je m'en doutais un peu alors je n'étais pas déçu, mais quand même, je l'ai d'abord testé sur Nadja qu'a vraiment apprécié, ça se voyait à l'œil nu, et cette chienne c'est pas le genre à tricher sur ses sentiments par politesse ou quoi que ce soit.

Alors quand j'ai ramené Nadja chez Arsène, j'ai posé le gâteau bien impeccable sur la table où elle est censée manger avec une petite lettre où je lui expliquais que c'était pour elle, que Nadja en avait déjà eu et bonne nuit.

Le lendemain matin Arsène dormait encore quand je suis venu chercher Nadja, j'ai lancé mon « bonjour » fort, même si ça pouvait la réveiller. Quand mes yeux ont été habitués au noir, je voyais ses longs cheveux en or sortir des draps et sa main gauche a pointé son index vers moi.

« Môme... tu voudrais pas me préparer un café ?... Tu sais faire ? » elle a dit.

Ce qu'il y a, c'est que justement je suis bien meilleur en café qu'en gâteau, alors Arsène, je lui ai préparé un café parfait que je lui ai amené au-dessus de son lit et enfin j'ai pu voir sa figure : toujours la même mais en fatigué, ce qui est normal quand on a encore la tête dans l'oreiller.

« Hier soir quand je suis rentrée, j'ai mangé tout ton gâteau, je crevais de faim. C'est con, j'en aurais bien mangé ce matin. T'avais mis beaucoup de levure, non ? » elle a dit sans me regarder et heureusement, vu comment ça m'a fait honte de la tromper même si c'est pour le bien de sa dépression.

« J'aime ça, les gâteaux, j'avais oublié », elle a fait.

Et là je me suis emporté tellement je trouvais ça bien qu'elle aime les gâteaux. J'ai dit que ça tombait impeccable vu que moi j'adore les faire. Ce qui est pas complètement faux, vraiment j'aime les cuisiner, c'est juste que je connais qu'une recette.

Arsène s'était assise dans son lit, elle buvait son café, ses yeux se réjouissaient que je sache faire des gâteaux qu'elle pourrait manger. Alors moi forcément je ne pouvais pas dire que non, que finalement c'était une blague mais que si ça pouvait aider, j'étais un as des omelettes au fromage.

Sur le chemin du collège je me suis rassuré en pensant à mon maître Arsène Wenger. Lui aussi il a pris des risques en faisant une équipe de jeunes à Arsenal en plus qu'il a pas les pétrodollars, et il n'a pas gagné de titres depuis 2005, sauf que ça y est : les jeunes y sont prêts et cette année ce sera la victoire (en tout cas, c'est ma conviction).

La conclusion elle m'est venue au moment de rentrer dans la classe de Mme Cognet : aujourd'hui je suis jeune en gâteaux mais demain je serai expérimenté.

En plus, je connais quelqu'un d'expérimenté en gâteaux, quelqu'un qui m'aidera c'est sûr, et aussi quelqu'un qui ne me posera pas de questions. Ce quelqu'un, c'est ma mamie de Pornic, même si le truc enquiquinant c'est qu'elle est à Pornic.

Alors, c'est là qu'on a commencé la cuisine au téléphone avec ma mamie de Pornic. Elle me disait les ingrédients, comment les mélanger les uns avec les autres, dans quel ordre, et la cuisson, et la décoration qui donne encore plus faim, et les proportions, le beurre qui fond tout doucement dans la casserole et jamais dans le micro-ondes, et à la fin quand je raccrochais j'avais une oreille brûlante mais le gâteau au yaourt c'était devenu une vieille histoire.

Et Arsène mangeait tout, sans remarquer les remèdes, et j'ai tenu tout l'hiver vraiment plein d'espoir.

LE PRINTEMPS

« Oui, tout passe, même l'hiver,
Je le sais par mon petit doigt
Que je garde toujours en l'air... »

J'aimais bien quand on apprenait à l'école les poèmes de Maurice Carême. Bon, déjà ça se voit que ce gars-là il s'est fatigué pour faire de la poésie que tout le monde peut comprendre. Et en plus, je rigolais à l'intérieur quand c'était le tour des difficiles de ma classe de se mettre debout devant le bureau pour réciter Maurice Carême et le *Printemps*. Toujours à l'intérieur je rigolais, vu que les difficiles, ils ont tout de même tendance à pas trop aimer qu'on rigole d'eux.

Il y avait Antonio Perez en CM2 qui roulait déjà avec la mobylette sans freins de son grand frère, et qui détestait ça, réciter, mais il avait peur du maître M. Grousson, qui faisait du rugby, alors, il récitait comme tout le monde.

Sauf que déjà, avant de se lancer il faisait craquer tous ses doigts, après il s'essuyait les mains sur son pantalon, avec toute la classe en silence et qui attendait, et il partait comme une fusée, tous les mots collés les uns aux autres et on comprenait que c'était fini quand il se rasseyait aussi sec.

Mais ça nous changeait de Karen Millard, qui adorait faire des têtes pour mieux expliquer les phrases de la poésie comme si on était des ahuris, et des silences qui duraient le reste de ta vie.

Au collège, c'est fini ça. N'empêche que j'ai pensé à Maurice Carême et à son petit doigt en l'air quand le mois de mars est arrivé. Je l'avais beaucoup attendu cette année à cause d'Arsène, vu que l'hiver ça la mine.

Et même si, au 21 mars, le temps était moisi, j'ai mis un tee-shirt manches courtes pour aller voir Arsène. Avec Nadja on fait la course dans l'escalier. Bon, la mère de Lita elle l'interdit, vu que les voisins y crèvent de peur quand ils voient arriver un matin de Naples qui prend les virages comme Ayrton Senna. Mais le 21 mars je nous ai donné l'autorisation parce que le printemps, mon vieux, ça se fête.

Évidemment Nadja a gagné la course, c'était prévu, je n'ai pas été déçu et on est rentrés chez Arsène en trompette. Et là où c'était vraiment la trompette, c'est qu'Arsène était là. Elle sortait une bouteille de champagne et des fruits d'un sac en papier.

« Ah ! toi aussi tu fêtes le printemps ! j'ai dit. Nous aussi, avec Nadja, on le fête, on a fait la course dans l'escalier, elle a gagné mais c'était prévu, je suis pas déçu. »

Arsène elle a pris la bouteille de champagne, elle l'a tendue en l'air.

« Ouais même, c'est la fête du printemps et de la liberté : j'ai plaqué mon taf, elle a fait avec une révérence. Alors je suis allée dans un magasin chic pour trouver des pêches roses, du champagne et on va faire des bellinis. »

J'ai dit des « Oui oui, cool, chouette, bravo, youpi », mais la vérité c'était que je pensais à La Crise, et qu'en plus la figure d'Arsène me plaisait moyen. Il y avait trop de brillant dans ses yeux et sur ses joues, trop de trompette en fait, ses boucles avaient l'air féroces, si c'est possible, et ses longues mains maigres allaient vite, de partout, comme des animaux sauvages. En même temps que ça me faisait peur, je trouvais qu'elle n'avait jamais été aussi fantastique à regarder. Et aussi, j'en avais marre de me faire du souci, j'avais envie de rire avec elle sans penser à l'hiver, à sa maladie, à La Crise et aux tours de stade.

Bref, le mieux, c'était de se mettre à éplucher les pêches roses.

Ce qu'il y a de bien avec les fruits des magasins chic, c'est qu'il y a vraiment beaucoup de jus qui sent bon. Arsène m'empêchait de manger tout ce que j'épluchais, moi je l'empêchais de boire tout le champagne sinon c'était un coup à rater les bellinis.

Autant Arsène elle a pas d'économe pour éplucher de façon percutante les fruits et légumes, autant elle a des coupes à champagne qui sont pas des flûtes parce qu'Arsène elle met un point d'honneur à boire les bulles dans des verres où t'as pas besoin de pincer ta bouche pour boire. Ça, elle me l'expliquait en même temps que la recette du bellini.

« Y a des trucs comme ça dans la vie où il faut être sérieux, même, et le bellini, c'est sérieux », elle a dit.

Alors au début on était sérieux, mais plus la recette avançait, plus Arsène elle montait le son de sa musique et elle dansait et vu que ça lui donnait chaud, elle a enlevé son pull et détaché ses gros cheveux d'or, et elle se donnait du froid avec le champagne.

Moi je cassais les glaçons en petit petit pour mélanger avec les pêches mais quand même ça m'empêchait pas du tout de remuer la tête avec le rythme.

Quand j'ai réussi à chanter sans m'emmêler tout le refrain de *I'd Love to Change the World*, Arsène elle a carrément sauté en l'air. Elle a dit qu'il fallait marquer le coup, que j'étais quasiment béni des dieux, alors elle m'a mouillé derrière les oreilles avec du champagne.

« T'as le droit de faire un vœu, même », elle a dit.

J'ai fermé les yeux pour bien me concentrer et j'ai pensé : « Faites s'il vous plaît Quelqu'un qu'Arsène soit guérie de sa dépression. S'il vous plaît. S'il vous plaît. S'il vous plaît. »

Je ne vous cache pas que j'étais un peu embêté, rapport à mon maître

Arsène Wenger, vu que je pouvais utiliser le vœu pour la Ligue des Champions, mais Arsène c'est une question de vie ou de mort tout de même, alors je pense sincèrement que mon maître il peut comprendre.

On a eu un moment vraiment bien tous les trois avec Nadja et la musique, qui disait qu'on ne peut pas toujours avoir tout ce qu'on veut dans la vie (mais que parfois, on a ce dont on a besoin).

Arsène buvait les bellinis. Je la regardais boire et chanter. Et Nadja ronflait en dormant.

D'un coup j'ai eu un frisson : il faisait noir dehors depuis un bon moment, et j'avais pas prévenu les parents. Et vraiment, je jure : j'allais partir et rentrer et respecter la confiance. J'allais. Je crois même que j'avais remis mes baskets, et là à nouveau la figure d'Arsène m'a foutu la trouille.

Il y avait toujours du brillant, mais il y avait aussi un nuage devant ses yeux, un nuage presque méchant, comme une tempête qui est méchante mais c'est malgré elle, c'est dans sa nature, en gros elle y peut rien.

Je voyais bien qu'elle ne me voyait plus, elle écrivait des SMS à toute allure, alors je me suis mis à enfiler mon manteau doucement doucement.

« Tu vas sortir ce soir ? » j'ai dit.

Je l'ai posée trois fois cette question, mais elle était que sur les SMS. Alors la quatrième fois, je l'ai criée ma question.

Et là mon vieux, les yeux d'Arsène ils m'ont regardé comme si j'étais une scolopendre humide et boîteuse, un truc pour te faire sentir archi affreux et en même temps transparent. Mais j'ai pensé à la bouteille de champagne qui était déjà vide et j'ai pas baissé les miens d'yeux. Non. J'ai tenu et enfin elle a répondu.

« Je vais fêter ma liberté », elle a fait, exactement comme si nous deux on l'avait pas fêtée sa démission.

« Y aura tous tes petits potes en short d'ailleurs, tu veux un autographe ? » elle a ajouté comme si c'était gentil alors que c'est au contraire un truc féroce, vu qu'elle sait, Arsène, que moi les autographes ça m'intéresse pas. « Le VIP ça s'appelle, c'est une boîte de cons et ce soir y aura des joueurs de foot à la con, l'équipe de France, des héros somme toute, ça va être vénère », elle a fini avec une voix débile, une voix de fille toute nulle, pour se moquer de moi alors que franchement je lui avais strictement rien fait, il me semble.

D'un seul coup je l'ai trouvée plus si fantastique que ça. Alors j'ai fini de mettre mon manteau et je suis parti sans lui dire au revoir, à Nadja oui, mais pas à elle. Elle ne m'a pas vu sortir, vu qu'elle avait commencé à téléphoner en prenant une voix très excitée, mais je pense qu'elle a compris parce que j'ai claqué la porte de chez elle salement fort.

En descendant l'escalier je me suis rendu compte qu'Arsène m'avait gelé le cœur et il a fallu que je m'arrête dans la cour parce que c'est une chose qui fait mal. J'ai levé la tête pour voir les lumières chez moi, je ne voulais plus que ça : être chez moi, avec les parents qui regardent la télé et oublier la

cour toute noire avec mon cœur gelé.

Sauf que je n'ai pas eu le temps. Le bruit des talons d'Arsène a pété dans mon dos, et ça, mon vieux, il n'était pas question qu'elle me voie là, alors je me suis caché et je l'ai vue traverser la cour. Ça a duré cinq secondes.

À la première seconde, je la détestais.

À la deuxième seconde, son talon a dérapé, elle s'est rattrapée d'un saut de chèvre, j'ai souri un peu.

À la troisième seconde, j'ai vu qu'elle n'avait pas mis un manteau chaud, ni des chaussettes, ni un bonnet.

À la quatrième seconde, je me suis rappelé la petite fille aux allumettes, qui meurt tellement elle a froid et pas de vêtements et pas de famille.

À la cinquième seconde, j'ai vu mon ancien vélo qu'est trop petit pour moi et que mes parents entreposent dans la cour, vu que chez nous il n'y a pas la place et que ça peut encore servir.

Et c'est comme ça qu'en vérité je me suis retrouvé à pédaler comme un ahuri derrière le taxi où était montée Arsène, alors que c'est la nuit et que le contrat de confiance des parents, à ce niveau, autant le brûler directement après avoir vomi dessus.



(Pendant ce temps, dans la tête de monsieur Ali, chez lui, 21 mars)

Chez moi je commande. C'est facile, je vis seul. À la boutique je commande aussi et c'est pas plus compliqué, les clients en ont pris l'habitude. De temps à autre je pousse une gueulante pour me dérouiller, pour le folklore.

Sinon rien, je laisse faire les choses, les gens, tout m'est un. L'hiver je regarde le chahut de ma vitrine, et s'il fait meilleur, je m'en rapproche en fumant assis sur un pliant mais je reste loin des affaires humaines.

Parfois il peut arriver que ça me démange, je ne dis pas le contraire. Et je me contrains parce que ça ne sert à rien.

Je vois La Méduse (il a le sens des surnoms, ce Georges) s'enkyster dans les habitudes de La Grande Gigue. Je vois que maintenant il n'a plus besoin de s'insinuer, c'est elle qui vient à lui pour trouver sa drogue.

Je pourrais la secouer, cette Grande Gigue, essayer de lui donner une leçon que je ne me suis jamais appliquée, lui expliquer un tas de niaiserie qui la chasseront définitivement loin de la boutique.

Je pourrais flanquer une trouille de tous les diables à La Méduse. Mais mettons que ça marche, la place ne restera pas vide longtemps.

Alors je laisse faire en gardant un œil sur Georges qui s'agite en périphérie mais sans prévenir ses parents pour autant. Déjà parce que ces braves gens me gonflent, et aussi parce que si j'avais son âge je ferais à l'identique.



Sans me vanter, le taxi je ne l'ai jamais lâché plus de vingt mètres, alors qu'avec mon vieux vélo, j'ai les genoux pratiquement au niveau des oreilles. Je le recollais à tous les feux rouges et il y en a eu beaucoup, merci pour moi. À chaque feu je voyais les cheveux d'Arsène, ça me rendait des forces pour continuer à pédaler.

Le problème ce n'était pas la route, c'était l'arrivée. Il y avait une queue de gens qu'attendaient pour rentrer dans la boîte de nuit et Arsène, elle est rentrée directement comme une reine, ce qui ne m'a pas étonné, mais là j'avais plus d'idées. Bon, je me suis dit, Georges, tu vas pas enfoncer la queue et les gardes avec ton vieux vélo, ça c'est sûr, et toi tout seul, ça peut pas marcher non plus, vu que déjà au collège t'es le plus petit.

Je me suis mis avec le vélo entre deux voitures garées pour premièrement éviter un peu le vent, et pour deuxièmement pas trop me faire remarquer étant donné qu'un enfant, ça a pas le droit d'être dehors la nuit.

Et je pense sincèrement que c'est là entre les deux voitures que j'ai chopé froid. Parce qu'en plus du vent, j'avais la sueur de la poursuite du taxi qui me venait et ça c'est pas bon. Le truc c'est que j'étais actif que des yeux, alors je me suis refroidi.

Je surveillais la queue des gens, qui évoluait pas des masses, je surveillais les gros gars noirs qui gardaient, je surveillais surtout ceux qui avaient pas besoin de faire la queue, comme Arsène.

J'osais même plus regarder l'heure sur ma montre, je la laissais cachée sous la manche de mon manteau, parce que sinon c'était un coup à paniquer.

Et là, je vois une belle voiture qui se pose juste devant les gardes et rien qu'aux jambes qui descendaient je savais qui c'était. Je dis pas ça pour faire mon petit malin : quand on regarde tous les matchs de l'équipe de France, c'est obligé qu'à un moment on sait reconnaître les jambes des joueurs, même sans voir la tête, même en pantalon de ville, même dans la nuit. Ça m'a donné un coup de chaud surtout qu'après très vite tous les joueurs sont arrivés, et je me suis dit que là, mon petit pote, il fallait une action décisive. Je n'ai pas réfléchi plus que ça et j'ai foncé sur les gardes.

« Oui, bonsoir messieurs, je suis avec Arsène », j'ai dit.

Même moi je sais pas pourquoi j'ai dit ça. Peut-être c'est le froid, peut-être c'est la trouille, peut-être c'est la fatigue.

Les gardes attendaient une suite, je pense, mais j'avais plus de mots qui me venaient, alors je suis resté silencieux, comme si ce que j'avais dit ça suffisait.

« C'est qui Arsène ? un des gardes a dit.

— Ben, Arsène Wenger, là, le vieux qui commente les matchs à la télé, mais si ! le vieux qui entraîne en Angleterre mais il est français, l'autre garde a répondu et même si c'était pas trop poli pour mon maître, j'ai pas moufté.

— C'est son fils alors ? » il a fait le premier garde. Et là j'ai bondi comme un tigre qui voit passer une bonne petite chèvre bien dodue.

« Oui, exactement, je suis son fils et il m'attend à l'intérieur », j'ai dit.

J'ai vu qu'ils n'étaient pas convaincus, mais la queue derrière moi, elle se transformait en manifestation, et d'autres gens arrivaient pour passer directement, alors j'ai pris ma chance et j'ai avancé comme si on était tous tombés d'accord en disant : « Bonne soirée, messieurs » et j'étais à l'intérieur.

Dans la boîte de nuit c'est la chaleur, mais je garde mon manteau pour me donner une apparence plus grosse, vu qu'à nouveau tout le monde est plus haut que moi, surtout les filles avec leurs talons.

Je garde mon manteau et je cherche Arsène en me faufilant. J'ai vraiment soif cette fois-ci, et il y a un bar où ça devrait être plutôt facile d'avoir un Coca quand on mesure plus d'un mètre cinquante. Je froisse dans ma poche un billet de 10 euros, je me rapproche du bar et je saute sur un tabouret, ce qui est une idée maligne parce qu'assis ça se voit moins ma taille. La fille derrière le bar a des tas d'occupations, vu que tout le monde veut boire quelque chose. Moi personnellement j'attends mon tour et j'en profite pour essayer de repérer les cheveux d'Arsène grâce au tabouret.

Même si le truc c'est que je ne sais plus pourquoi je suis là. Quand je pédalais sur mon vieux vélo, je savais. Maintenant je ne sais plus. C'est parce qu'il fait trop chaud sous mon manteau, et puis il y a la soif avec cette fille derrière le bar qui ne me voit pas, et les lumières laser qui tapent dans ma tête. Quand enfin je vois une tresse blonde suivre le rythme de la musique, une tresse blonde et des tas de têtes de types autour, je réagis pas illico tellement je sais plus ce que je dois faire.

« Mais t'as quel âge toi ? la fille du bar me crie en mettant une main sur mon épaule.

— Je voudrais un Coca. S'il vous plaît, madame, je réponds en montrant mon billet de 10, et je me rends compte que mes dents claquent alors que je ne sors pas d'une mer qui serait trop froide, et où je serais resté trop longtemps par exemple.

— Mais t'as rien à faire ici. C'est n'importe quoi. Reste là », elle me dit en faisant un signe à un costaud en costume.

Heureusement, il est un peu loin, alors fissa fissa je saute du tabouret et je galope dans la direction d'Arsène. Je la vois mieux : elle danse, ses longs bras en l'air dansent aussi, elle garde les yeux fermés et tous les hommes la regardent mais ça se voit qu'elle s'en fout complètement.

C'est un spectacle fantastique toutes les lumières sur sa peau, sur sa tresse, on dirait presque que c'est elle qui est la chef des lumières, ça me donne un coup de joie terrible alors moi aussi je lève mes bras en l'air pour danser avec elle et je ferme les yeux.

Quand je les ouvre à nouveau, c'est pour voir que je vole.

Ensuite ça a été la catastrophe.

En vérité je ne volais pas réellement, c'est juste qu'un garde en costume

m'avait levé du sol pour m'emmener loin d'Arsène, et je n'ai pas pu la prévenir, vu que le temps que je comprenne que je ne volais pas mais que j'étais kidnappé le costaud s'en allait vite fait, alors j'ai crié. La musique devait être trop forte, elle ne m'a pas entendu.

Après ça, pendant ma maladie, j'ai souvent fait ce rêve : Arsène entend mes cris, elle vient me libérer et on s'envole tous les deux au milieu de la musique et des lumières laser et les joueurs de l'équipe de France nous font des coucous.

La catastrophe, c'est que, vu que j'étais capturé, j'ai dû donner le téléphone des parents pour qu'ils viennent me chercher dans la boîte de nuit. Et ça a bombardé, ma mère pleurait, des policiers discutaient avec mon père et mon père beuglait sur les gardes qui étaient des ahuris totaux pour laisser entrer un enfant dans la boîte de nuit et heureusement j'étais déjà trop malade pour me faire enguirlander.

Je ne me souviens plus des heures qui ont suivi, un peu de mon lit et du docteur M. Tesson qui m'ausculte.

Je me souviens que je n'ai pas la force de lui parler de Lita, qui pourrait le seconder pour mon cas, vu que c'est moi le malade et que j'ai quand même mon mot à dire.

Je me souviens qu'après j'ai dormi et qu'à chaque fois que je me réveillais il y avait ma mère près de moi, alors j'étais paisible, et je me rendormais pour profiter à fond de mon rêve.

Dès que j'ai été à peu près guéri, la catastrophe a repris.

C'était fini la confiance avec les parents. Surtout que je leur ai dit que je savais pas ce qui m'avait pris de monter sur mon vieux vélo pour aller dans une boîte de nuit. Il n'était pas question de leur parler d'Arsène. Les parents ne peuvent pas comprendre. Et comme mon père il avait vu les joueurs de l'équipe de France dans la boîte de nuit, il a cru que j'avais fugué pour être près d'eux, alors il a dit à ma mamie de Pornic que ça suffisait les conneries de football, ma pauvre mamie, elle n'a rien compris et j'ai eu honte. Comme j'avais peur que mon père crie sur Arsène comme il avait crié sur les gardes, qu'il lui crie tellement fort qu'elle en arrive à me détester à jamais, j'ai continué à me taire.

Quand j'ai commencé à aller mieux, je faisais mes devoirs à la maison, Mme Cognet s'est occupée de me faire passer le travail, monsieur Ali m'a apporté des livres, Lita me visitait, critiquait le travail de M. Tesson et insistait pour me prendre la température.

Un jour je lui ai demandé des nouvelles d'Arsène.

« Je t'en donne mais tu me dis pourquoi t'as fugué dans la boîte de nuit », elle a dit Lita.

Sauf que j'avais pris la décision que si je mentais aux parents alors je mentais à tout le monde, c'est le minimum que je pouvais faire, rapport à la loyauté. Et j'ai dit à Lita que je savais pas ce qui m'avait pris.

« Arrête de me prendre pour une quiche, elle a fait, sinon pas de

nouvelles de la voisine, et comme t'es pas près de sortir de ta chambre, tu ferais mieux de cracher la vérité à ta seule vraie amie. »

Avec une personne du genre de Lita c'est pas la peine de discuter, tu ne peux pas gagner, c'est un match Pornic-Real de Madrid : Lita avec les mots elle n'a pas d'arrêt, elle parle même sans salive.

Alors, moi, dans mon lit, je me suis tourné vers le mur et rien, plus un mot.

« Pfffff. T'es vraiment qu'une saucisse. OK, alors je te donne des nouvelles de la voisine, mais tu me laisses te prendre la température, elle a râlé.

— Oui, d'accord, mais la température dans la bouche, c'est tout », j'ai dit en revenant vers elle.

Et elle me l'a prise en même temps qu'elle me racontait Arsène.

Déjà Nadja était partie chez les parents d'Arsène sans me dire au revoir ou quoi que ce soit. C'est Arsène qui l'avait dit à la mère de Lita, comme quoi elle avait plus le temps et que la chienne, elle préférerait la campagne chez ses parents. Un de mes yeux a commencé à me piquer, je me suis tourné à nouveau contre le mur.

« Mais sinon la voisine elle va très bien, elle va mieux même, Lita continuait. Je pense que notre traitement a très bien marché et si tu me crois pas, t'as qu'à demander à monsieur Ali, il te dira pareil que moi.

— Et La Méduse ? j'ai demandé.

— Quoi La Méduse ? Eh ben La Méduse, il va très bien, enfin non, il va très mal, enfin, on n'en sait rien parce qu'il ne traîne plus dans le quartier. Et ça aussi monsieur Ali il te le dira », elle a dit Lita.

À nouveau j'ai eu le brouillard de la fatigue et je me suis laissé tomber dedans sans résister, vu que de toute façon j'avais plus envie d'entendre Lita me raconter des trucs auxquels je ne croyais pas.

Le jour de retourner au collège est arrivé et franchement ce matin-là j'étais prêt dans mon lit avant la lumière du jour.

La veille pendant le dîner les parents m'ont expliqué à quel point la confiance était finie. Plus de Nadja (enfin, même si elle revenait à Paris), plus de promenades en rentrant du collège, plus de football à la télé (mais ça tant pis vu qu'il reste la radio), et surtout le pire : si jamais ça arrive encore la fugue ou n'importe quoi en dehors des règles, je n'irai pas cet été en vacances chez ma mamie de Pornic. J'irai en colonie à Vesoul même si je suis jamais allé en colonie, même si ma mamie de Pornic, mon absence, ça risque de lui causer un chagrin mortel. Pendant tout le dîner j'ai fait que dire oui à tout, le meilleur fils jamais vu dans ce monde, mais plus tard, dans mon lit, je me languissais d'être dehors, loin des parents, loin de ma maladie.

Le matin avant de quitter ma chambre j'ai guetté un peu à la fenêtre si Arsène se levait, mais rien. J'ai décidé de ne pas m'inquiéter pour ne pas me gâcher mon retour.

Un mois de maladie ça peut changer des choses de ta vie. Déjà la prof de

sciences naturelles que j'avais en premier cours de la journée, elle m'a demandé d'expliquer aux autres ma maladie, la pneumonie, et elle en a profité pour dessiner des tas de schémas affreux (avec mes poumons, la fièvre, mes expectorations et les virus) au tableau et comme ça changeait de ce qui était prévu au programme, les autres élèves étaient plutôt contents de moi.

À la cantine il y a un groupe de filles de ma classe qui m'ont demandé de manger avec elles, elles m'ont posé des tas de questions sur ma fugue (me demandez pas comment elles savaient : en tout cas c'est pas moi, ça c'est sûr, mais peut-être c'est Coralie Gauriaud vu que sa tante elle est conseillère d'éducation au collège), il a fallu que je mente encore alors ça les a un peu déçues mais quand même elles m'ont laissé finir toutes leurs frites, vu qu'elles sont toutes au régime.

Mais celui qui vraiment m'a éberlué, c'est M. Guédon.

Dès que j'arrive à son cours, je me prépare à aller faire mes tours de stade, mais il me fait signe de le rejoindre sur le banc où il va regarder jouer l'équipe de notre classe au foot contre une autre sixième.

« Pas de tours de stade aujourd'hui, Georges, on m'a dit que tes poumons ne sont pas prêts. Alors tu te tiens peinard à côté de moi et tu profites du soleil », il a dit M. Guédon.

Faut lui reconnaître une qualité à M. Guédon, c'est que ses survêtements ils sont vraiment tenus impeccables, c'est un plaisir de se tenir à côté de l'un d'entre eux : bien repassé et tout, avec les couleurs nettes, et la petite odeur de lessive.

En plus il avait raison, je m'étais pas rendu compte que le printemps cette fois était venu. Le soleil s'appliquait si bien que c'était pas compliqué de rester peinard même si notre équipe était à la peine.

« Tu ferais quoi, toi ? » il dit M. Guédon.

Vu qu'il avait parlé sans me regarder, je n'étais pas sûr qu'il me parlait à moi, je me suis méfié. Si ça trouve M. Guédon, il discute avec des gens qui existent pas, ou alors que dans sa tête, ou alors que dans la télé comme Lita. Pour une fois que c'est paisible entre nous, pas question de tout dégueulasser.

« Georges. Tu ferais quoi ? Si, mettons, t'étais l'entraîneur ? » il continue.

Bon, là je me suis dit, c'est un feu vert, vas-y Georges, fonce, dis-lui le fond de ton sentiment.

« Ce qu'il y a c'est qu'à mon avis, personnellement, Tiemoko Karaboualy, il est mal employé. C'est-à-dire que oui, c'est un bon attaquant, mais il serait encore meilleur pour l'équipe au milieu, en porteur d'eau. Parce que je ne sais pas si vous avez noté, mais les jambes de Tiemoko Karaboualy c'est quasiment une œuvre d'art et c'est pitié de ne pas les utiliser. Et aussi Kevin Galichon il peut prendre sa place en attaque, vu combien il est explosif. En plus Kevin Galichon c'est mieux pour tout le monde si il peut faire le fort, le brillant, lui ça le tient heureux et nous pendant ce temps, on n'a pas à s'inquiéter qu'il se batte avec les autres. Voilà. Si mettons j'étais entraîneur,

c'est ça que je ferais », j'ai dit.

M. Guédon il m'a écouté en gardant ses yeux vers le terrain.

Un long temps il s'est tu. Je ne me suis pas inquiété vu que j'avais fait que répondre à sa question.

« Pourquoi c'est pas José Mourinho plutôt ton idole ? il a demandé.

— Déjà parce qu'il ressemble pas à mon papy de Pornic. Et aussi Mourinho il change tout le temps de club. Et aussi je ne parle pas espagnol. Et pour finir il est que entraîneur alors que mon maître est aussi commentateur », j'ai dit.

Un long temps encore.

« Il faut que je réfléchisse à tout ça », il a fait M. Guédon, et il s'est levé pour calmer Kevin Galichon qui promettait à un défenseur de l'équipe adverse qu'il allait lui enfoncer des trucs pointus dans les yeux.



(Pendant ce temps, dans la tête de Mme Cognet, 28 avril, 13 heures, salle des profs)

26 copies, une seule rédaction qui tienne la route, et une jolie route encore, celle de Georges, bien sûr, et c'est néanmoins un hors-sujet caractérisé. Comment on procède pour être hors sujet lorsque le sujet c'est : « Raconter votre plus beau souvenir de vacances », je me le demande, et ça m'empêche de manger ma salade.

26 copies et je me suis appuyée des promenades en pédalo et en famille, des pique-niques en forêt et en famille, des parties de cache-cache avec les cousins cousines, et les quatre-vingts ans de deux grands-mères : tout ça pile dans le sujet et à périr d'ennui.

Miracle : Kevin m'a sauvée de l'anéantissement. Il raconte une journée de pêche avec son père, une journée qui va de ratage en ratage jusqu'au moment où son père se retrouve à l'hôpital avec une flèche de fusil harpon dans le pied. Et Kevin termine sa rédaction par : « Quelle belle journée ! disa mon père. » J'ai gloussé dans la salle des profs, c'est bien la première fois que Kevin me détend. Il faut reconnaître que c'est un enfant particulièrement sur les nerfs. Sur les siens et ceux des autres.

Je m'étais gardé la copie de Georges pour la fin.

Hors sujet. Comme s'il ne s'était même pas donné la peine de lire l'intitulé du sujet, comme s'il avait quelque chose à écrire qui ne pouvait souffrir un quelconque retard.

Il a écrit un rêve, enfin je suppose que c'est un rêve puisque dans la vie réelle les gens ne s'envolent pas au-dessus de joueurs de foot qui les saluent de la main. Objectivement, c'est un rêve. Et c'est élégant son affaire, bien mené son récit, et même mieux, j'envie sa chance, je ne rêve jamais que je

vole, mais ceci étant posé : aucun rapport avec un souvenir de vacances bon ou pas.

Alors qu'est-ce que je fais maintenant ?

Normalement je devrais lui coller un 2. Oui mais Georges revient de maladie, il paraît encore plus petit qu'avant, et ses parents sont à deux doigts de le mettre en pensionnat à cause de sa fugue (soit dit en passant, j'ai essayé de leur faire comprendre leur chance, ils pourraient être les parents fatigués de Kevin Galichon). Et puis de toute façon sa rédaction est vraiment bonne.

Je crois que je vais dire aux élèves que finalement j'ai changé les règles cette fois. Je vais récompenser le style. 18 à Georges. Et la moyenne à Kevin pour « Quelle belle journée ! disa mon père ».



Je ne suis pas resté longtemps une attraction au collège, on est vite passé à autre chose mais quand même j'étais devenu le gars-qui-oui-il-est-petit-detaille-mais-il-a-fugué. La vérité c'est que ma vie au collège était mieux comme ça.

Ma mère, ça lui arrivait encore de me regarder comme si moi c'était pas moi, ou de me passer sa main sur mon front pour vérifier ma fièvre, alors que Lita et M. Tesson étaient formels : j'étais guéri.

Sauf que les parents leur idée, sans me le dire, c'était que j'étais devenu la nuit de ma pneumonie un genre de dingue. Et les dingues il vaut mieux les surveiller. Ou les enfermer. Et moi j'avais pas envie d'aller en pensionnat. Alors j'étais pointilleux avec leurs règles.

J'ai pris l'habitude de me réveiller plusieurs fois par nuit pour regarder chez Arsène. Comme ça je la voyais un peu, même de loin, et je me posais des tas de questions : comment faisait-elle sans Nadja ? Comment pouvait-elle guérir sans les remèdes ? Continuait-elle à voir La Méduse ? Et aussi est-ce que parfois elle pensait à moi ?

Moi j'avais appris toute la chanson de Ten Years After par cœur impeccable et je voulais le lui dire.

Un matin que je partais au collège, elle est apparue quand j'ai poussé la porte cochère, elle sortait d'un taxi. Tout de suite j'ai reconnu ses chaussures avec des talons rouges. Elle était habillée en printemps, même s'il faisait frais. Des collants avec des trous, un grand et long tee-shirt qui pendait sur une épaule, une sorte de veste molle et douce, ses grands cheveux en liberté, et je voyais pas ses yeux à cause des lunettes noires.

« Ah même... elle a dit, t'es guéri ? C'est la concierge qui m'a appris que t'avais été malade.

— Oui, je vais bien mieux, c'était une pneumonie, j'ai plus de fièvre et mes poumons vont archi bien », j'ai dit.

Là, Arsène a enlevé ses grosses lunettes.

— T'es sûr ? T'as une petite tête un peu pâle, non ? » elle a dit.

C'était bizarre qu'elle me dise ça, vu que sans lunettes c'est plutôt elle qui avait une figure blanche, avec du bleu violet sous les yeux et aussi du noir de maquillage qui avait débordé, pas un truc moche bien sûr mais un truc qui lui donnait un air plus vieux, plus endormi.

« Et Nadja ? Elle va bien ? » j'ai fait.

Arsène a sorti une cigarette de son sac minuscule.

« Oui, elle est plus heureuse à la campagne. Elle s'entend bien avec mes parents, elle, a dit Arsène en fumant, mais je pense qu'elle ne t'a pas oublié. » Et ça forcément ça m'a fait plaisir.

« Et la liberté c'est toujours bien ? » j'ai dit.

Arsène a fait un rire plus comme un hoquet mais sans me répondre vraiment.

« Passe un soir à la maison », elle a dit.

Et cette phrase, ça m'a fait sauter le cœur vu qu'Arsène elle n'est pas au courant des nouvelles règles, de ma fugue, des parents en colère qui me croient un genre de dingue.

« C'est-à-dire que je suis très occupé à cause du troisième trimestre, tu vois le genre, j'ai menti, mais le samedi après-midi je vais à la librairie de monsieur Ali, alors peut-être... »

Arsène a bâillé très fort avec un glapissement en jetant ses bras au-dessus de sa tête. Son tee-shirt est remonté, j'ai eu le temps de me dire que vraiment à part Tiemoko Karaboualy je connais personne qu'a des jambes aussi chouettes.

Arsène a dit oui pour samedi après-midi, qu'elle viendrait, qu'il fallait qu'elle aille dormir maintenant. Et puis elle s'est penchée pour m'embrasser la joue, j'ai enfin retrouvé son odeur qu'est exactement l'odeur des fleurs quand elles commencent à mourir.

Je me suis trotté pour ne pas être en retard au collège avec mon corps léger comme un nuage.

Arsène et moi, on avait rendez-vous.

Alors j'aime autant vous dire que le samedi j'étais chez monsieur Ali dès 2 heures, j'avais pris deux douches et mis mon maillot des Gunners et vu que je n'ai pas de parfum, j'ai épluché une pêche avec mes doigts et je me suis passé les mains sur le visage.

Monsieur Ali a tout de suite percuté, « tu sens le sucre faisandé », il a dit. Je ne l'ai pas mal pris : monsieur Ali, sans offense, c'est évident que la parfumerie c'est pas sa spécialité.

J'ai regardé ma montre : 14 h 04. Et j'étais déjà assez nerveux. Je n'arrivais pas du tout à décider quel livre pouvait me plaire alors que j'ai des goûts vraiment ouverts comme gars, sauf pour les trucs d'insectes ou de décoration naturellement.

« Tu vas tournicoter longtemps comme ça ? » monsieur Ali a dit.

Je lui ai expliqué que j'avais le sang qui courait un peu trop vite à

l'intérieur de moi, et que ça faisait que j'arrivais pas à me concentrer.

« Hmmmh. Tu veux un verre d'eau ? » il a dit. J'ai fait non avec la tête. « Tu penses que c'est ta pneumonie ? » il a encore dit et j'ai encore fait non. « Tu veux pas te reposer chez toi plutôt ? » il a fini par dire et j'ai fait un grand non.

« Hmmmh. Bon, alors, tu prends l'échelle et tu vérifies que les bouquins sont bien classés par ordre alphabétique des auteurs. Tu commences par les A, dernier étage, monsieur Ali a dit, et si t'as un doute, tu m'appelles. »

Je risquais pas d'avoir un doute vu comment je suis archi fort en ordre alphabétique, vu que ma mamie de Pornic elle m'a appris à lire avant le CP grâce au dictionnaire.

Je m'y suis mis fissa fissa, et ce qu'il y avait de bien aussi c'est que j'étais en haut de l'échelle alors je pouvais voir le haut du crâne des gens dans la boutique, ce qui pour moi est un truc assez peu habituel. Alors je faisais les A et en même temps je comptais les calvities et au bout d'un moment, je ne sais pas si c'est les A ou les calvities, mais mon sang avait repris une allure normale.

Vers l'heure du goûter, monsieur Ali a déclaré que c'était l'heure de fermer. Monsieur Ali, il aime moyennement les gens qui viennent dans son magasin, c'est-à-dire qu'il ne se sent pas obligé de faire des tas de sourires ou de compliments, et surtout il a une répulsion pour les gens du samedi même si j'ai jamais trop compris pourquoi. Peut-être parce qu'ils traînent plus dans les rayons, étant donné qu'ils ont le temps, peut-être parce qu'ils viennent en couple ou en famille, peut-être parce que samedi c'est son jour détesté à monsieur Ali, comme jeudi pour moi c'est mon jour détesté alors que je n'ai pas de raison valable par exemple.

Sauf que, ce samedi-là, j'étais prêt à commettre des actes illégaux pour que monsieur Ali ne ferme pas avant qu'Arsène soit venue à notre rendez-vous.

Et c'est pour ça que quand monsieur Ali a dit : « Bon, plein le dos, on ferme », j'ai jeté exprès tous les Balzac, Honoré de son prénom, à terre même si j'ai rien contre cet auteur personnellement.

Monsieur Ali il a été tellement surpris qu'il ne m'a même pas beuglé dessus.

« Quoi ?! il a dit. Tu te sens pas bien à nouveau ?

— Oui je me sens bien, mais il faut pas fermer, j'ai pas terminé le rangement, c'est une pitié d'arrêter maintenant. Je peux très bien garder la librairie tout seul si vous me montrez comment fermer et l'alarme et tout le tintouin et à 6 h 30 au plus tard, c'est fini vu que les parents y m'attendent à cette heure-là, j'ai dit à grande vitesse.

— Dis donc, Georges, tu vas arrêter recta de me raconter que t'aimes l'ordre alphabétique à ce point sinon je vais me fâcher et tu vas te moucher rouge et bien épais », il a fait monsieur Ali, mais il ne faut pas se scandaliser,

c'est juste qu'il n'est pas fanatique du mensonge. N'empêche que je sais à ce moment-là qu'il faut dire la vérité.

Et je la dis.

Monsieur Ali souffle. « Pfffffou, il fait. Tu deviens compliqué, Georges, je te le dis : tu deviens compliqué.

— Oui d'accord, mais quand même, j'ai été très malade, vous pouvez demander à Lita, c'est peut-être pour ça que je suis devenu compliqué, c'est que j'ai frôlé la mort comme qui dirait », je me suis défendu.

Monsieur Ali m'a fait signe de me taire et que je lui collais mal au crâne.

« Bon, je suppose que si t'as rendez-vous, on fermera plus tard », il a dit finalement.

Même s'il me faisait un grand bonheur, je n'ai pas trépigné sur mon échelle pour mieux lui sauter dans les bras ou quoi que ce soit, vu que, comme je l'ai déjà dit, monsieur Ali n'aime pas tous ces trucs. J'ai ramassé les Balzac dans le calme et j'ai continué les B.

Et vers 5 heures, enfin, Arsène est arrivée dans la librairie. Toujours les grosses lunettes noires mais elle était là. Bon, déjà, j'étais heureux mais je l'ai été encore plus en lisant sur la figure de monsieur Ali qu'il l'était comme moi. Elle a monté quelques marches de l'échelle pour me saluer et s'est assise là, ses grandes jambes croisées, exactement comme si on vivait tous les trois ensemble dans la librairie de monsieur Ali.

On a papoté. Arsène a fait essayer à monsieur Ali un grand chapeau qu'elle avait trouvé dans la rue, bon lui il voulait pas trop, mais Arsène elle sait comment insister et après c'était mon tour, ce que j'espérais, et elle a dit qu'il m'allait impeccable, que j'avais une tête à chapeau et que d'ailleurs elle me le donnait.

Et c'est là que monsieur Ali m'a demandé de préparer des menthes à l'eau à l'entresol et que eux pendant ce temps ils allaient fumer des cigarettes dehors sur les pliants.

Les escaliers pointus pour aller à l'entresol je les ai descendus à vive allure, vu que je voulais laisser Arsène et monsieur Ali sans moi le moins longtemps possible. À l'entresol, il y a une sorte de petite fenêtre moche qui fait voir les pieds des passants de la rue, et elle était ouverte et ça a fait que j'ai tout entendu. Enfin... ça, et le fait que je suis monté sur le lavabo pour mieux entendre.

La vérité c'est que c'est monsieur Ali qui a commencé. Moi personnellement je trouve que c'était pas malin de lui demander pourquoi elle ne venait plus à la librairie. Arsène aussi sec elle a dit que la liberté ça coûte cher, et que les nourritures spirituelles encore plus. Là, moi, je serais passé à un autre truc comme le tiercé ou n'importe quoi de tranquille. Sauf que monsieur Ali il a continué comme quoi c'était certainement pas dans la nourriture où passait son argent, vu qu'il la trouvait de plus en plus maigre et que c'était laid. Je ne sais pas ce que ça voulait dire exactement mais même sans les voir, je savais sûr de sûr que si ça continuait, ça allait gâcher notre

rendez-vous.

J'ai sauté du lavabo, j'ai préparé la carafe de menthe à l'eau à toute blinde et je suis remonté pareil.

Ils fumaient chacun de son côté, même de dos ça se voyait qu'ils étaient fâchés l'un contre l'autre. Et la menthe à l'eau n'y a rien changé. Chacun buvait son verre avec une figure bloquée et moi avec mon grand chapeau sur la tête. Le silence m'appuyait sur les côtés du front alors j'ai commencé à réciter *I'd Love to Change the World* du début à la fin avec les trois refrains en entier. À la fin de ma récitation monsieur Ali il m'a regardé comme deux ronds de flan. Arsène elle a souri en me tendant sa main pour que je la tope et j'ai pu entourer son poignet de ma main. C'était vraiment un tout petit poignet que ce poignet.

« La prochaine que tu dois apprendre, c'est *Shelter from the Storm* de Bob Dylan. Mais méfie-toi, c'est une longue chanson, et compliquée, mais c'est ce que tu peux dire de mieux à un autre être humain », elle a dit.

Elle s'est levée d'un bond sur ses pieds pour dire qu'elle s'en allait à cause d'un autre rendez-vous. Je n'ai pas eu le temps d'être jaloux ou triste, vu qu'il était six heures et quart, qu'il y avait les nouvelles règles et les parents. On a filé, Arsène et moi, chacun de son côté et c'est que quand je suis arrivé à la maison, tout rouge à cause de la course et de mes poumons en rééducation, que j'ai pensé à monsieur Ali qui fermerait tout seul.



(Pendant ce temps, dans la tête de monsieur Ali, début de soirée, 15 mai)

C'est la petite Portugaise complètement zinzin qui m'a averti de la maladie de Georges et puis de sa fugue. Ça, elle le savait par sa mère qui en concierge douée l'avait appris pratiquement en même temps que les flics.

Quand je lui ai apporté des livres au malade, j'ai vu que la fenêtre de sa chambre donnait sur celle de La Grande Gigue et là j'ai plus eu de doute : sa fugue, si c'est vraiment une fugue, c'était en rapport avec elle.

Mais quoi ?! Que dire, que faire... Je n'ai rien fait. D'autant que la petite zinzin m'a pris à part pour me dire qu'il valait mieux affirmer à Georges que sa voisine se portait à nouveau comme un charme et que La Méduse avait adopté Bambi pour partir vivre au Pays imaginaire. En gros. Au moins le temps de la maladie pour qu'il guérisse en paix.

J'ai essayé de lui dire que peut-être il valait mieux pas au contraire, elle m'a répondu que le jour où je m'y connaîtrais en médecine, j'aurais voix au chapitre. J'ai eu envie de rire et puis de lui coller une fessée, et finalement j'ai laissé couler.

Bref, on a menti à Georges, on a promené ses parents, et je me suis gardé mes cas de conscience pour moi bien au chaud.

Et La Grande Gigue ne s'est rendu compte de rien, c'est la concierge qui lui a dit au bout de quinze jours au hasard d'un escalier, et pour autant elle n'est pas passée le voir, ne lui a pas téléphoné, rien. C'est pas qu'elle est mauvaise, elle est seulement de moins en moins là, avec nous.

Et ça je ne peux pas l'expliquer à Georges, je ne peux pas, je ne veux pas, je ne sais pas. Si je savais, j'aurais commencé par le faire avec les miens de gosses, j'ai pas su, leur mère les a emmenés grandir loin de moi, c'est sans doute mieux ainsi. Et puis surtout c'est fait.

Pour Georges rien n'est encore joué. A priori. Et je persiste à croire qu'il a pas besoin des vieux pour comprendre La Grande Gigue, la vie, la mort, les squares et les trains électriques comme disait l'autre.



Cette année, on avait décidé qu'on regarderait la finale de la Ligue des Champions avec Lita dans la loge de sa mère, vu que l'amitié c'est aussi être témoin des moments de grand bonheur de son ami.

Par exemple, si tu te maries, paf ! tu demandes à ton ami d'être là et bien habillé. Or moi c'est sûr que je ne vais pas me marier. Bon, déjà, j'ai pas l'âge et en plus Arsène m'a expliqué que c'était en gros un truc de cons bourgeois ahuris.

Et cette année, Arsenal, de mon maître Arsène Wenger, était EN FINALE de la Ligue des Champions ET contre le Real de Madrid, oui oui celui de José Mourinho, donc c'était prévu que ce soit minimum un des cinq plus beaux jours de ma vie. Donc Lita m'a proposé qu'on regarde le match ensemble, en échange je serai là le jour où elle opérera du cerveau son premier malade, même si rien que d'y penser je me dis que je préférerais manger du carrelage, mais bon, c'est ça l'amitié.

La vérité c'est que je voulais inviter Arsène, mais premièrement c'était vraiment devenu difficile de la voir, et deuxièmement Lita n'aurait pas supporté, vu que c'est une personne exclusive car elle n'a pas d'autre ami.

Le truc dommage c'était que Lita n'a pas de maillot des Gunners et ça m'aurait embêté que quelqu'un, qui passerait dans la rue, et aurait eu l'idée de regarder par la fenêtre, pense que Lita est du côté du Real de Madrid (déjà que physiquement, dans les couleurs, elle est plus semblable à Mourinho qu'à mon maître). Alors on a pris une photo de mon maître Arsène Wenger et on l'a transférée sur un tee-shirt blanc de Lita avec un fer à repasser. De la sorte, elle et moi on était une équipe de supporters impeccable.

Ça a duré jusqu'à la fin de la première mi-temps. Lita a pensé à ce moment-là que le match était terminé et a voulu éteindre le poste, il a fallu que je lui explique que pas du tout, n'importe quoi, qu'elle devait être folle. Elle m'a demandé la permission de continuer à supporter, mais avec le Vidal ouvert sur les genoux, étant donné qu'elle est apte à faire deux choses en

même temps peut-être même trois.

Si je lui ai donné la permission, c'est parce que j'ai compris un truc ce jour-là à propos du bonheur et du football : quand le match se passe aussi bien que celui-là, en vérité, ton bonheur il te suffit. Il te remplit tous les endroits de toi et tu n'as pas de besoin de témoin. Et c'est peut-être pour ça qu'Arsène pense que le mariage c'est pas nécessaire.

Les deux équipes se battaient comme si c'était le dernier match du dernier jour du monde. Personne ne pouvait dire que l'une méritait plus que l'autre. Et quand mon maître Arsène Wenger a vu son Arsenal gagner enfin, après toutes ces années d'attente, après tout ce travail, toute cette patience, il a gardé son honneur, il s'est pas jeté dans l'herbe tout ça tout ça, mais moi oui, j'ai perdu mon honneur, enfin pas dans l'herbe bien sûr, mais sur le parquet, sur Lita, sur la mère de Lita que mes cris avaient réveillée et alors que je connais même pas son prénom.

Même que ma joie elle m'a fait peur : et maintenant ? Oui, maintenant que j'avais vu Arsenal champion de la ligue, qu'est-ce qu'y pouvait m'arriver comme joie ? Et surtout qu'est-ce que je pouvais attendre et espérer ? C'est sûr que ça allait me faire un vide.

Et vu que la télé continuait à filmer la joie des joueurs et d'une partie du public et de mon maître, j'ai bien observé et je SAIS que j'ai vu sur la figure de mon maître passer la même idée que moi. La même idée de vide. Alors oui, ça n'a pas duré longtemps mais cet homme je le connais fort et je SAIS que c'est arrivé.

Quand je suis rentré chez moi, il restait de la lumière dans la chambre des parents. J'ai toqué, ma mère m'a dit de rentrer en posant son magazine.

« On a gagné, maman. Arsenal est champion, j'ai dit mais sans crier vu que mon père y dormait déjà.

— C'est bien, mon grand. T'es rouge, non ? T'as transpiré ? Enlève ce maillot pour dormir, le plastique ça garde la sueur », elle a dit ma mère.

J'ai redit « On a gagné » tellement j'aime m'entendre dire cette phrase.

« Oui je sais, c'est vraiment bien pour toi. Va te coucher, il est tard, demain école. Bonne nuit, Georges », elle a répondu.

J'ai galopé sans bruit jusqu'à la fenêtre de ma chambre en chantant petit petit « on a gagné, on a gagné, on a gagné » pour voir si Arsène était là mais non.

Bon, je me suis dit, Georges, il ne faut pas qu'elle s'endorme sans savoir la victoire.

J'avais besoin de papier, de gros feutres et de scotch qui sont malheureusement pas dans ma chambre. Je me suis mis tout nu pour faire le moins de bruit possible, et j'ai ouvert le loquet de ma porte tout doux. J'ai préféré arrêter de respirer jusqu'au tiroir du buffet où il y a les affaires. Franchement j'étais silencieux comme une chauve-souris sauf que le scotch, je le trouvais pas, alors j'ai fouillé, et oui, ça a fait un son lorsque le scotch a râclé au fond du tiroir.

« Qu'est-ce que tu trafiques, Georges ? Attention si je me lève ! » ma mère a fait de son lit.

Rien que d'imaginer ma mère me trouvant tout nu devant le buffet avec du scotch à la main, je me suis vu en pensionnat jusqu'à ma majorité et chez les dingues pour le reste de ma vie. J'ai couru jusqu'à mon lit comme l'éclair et je me suis caché sous ma couette avec mes affaires de bricolage. Et je n'en suis sorti que lorsque j'ai entendu ma mère ronfler à nouveau.

Avec les feutres multicolores j'ai écrit en archi gros sur le papier : ON A GAGNÉ !!! et je l'ai collé sur ma fenêtre de manière à ce qu'Arsène puisse le lire et partager ma joie. C'est seulement après que j'ai eu envie de dormir.

Le matin il y avait la preuve absolue qu'Arsène et moi, même sans Nadja, on est connectés vu qu'elle avait écrit, je pense au rouge à lèvres, sur sa vitre de fenêtre :

« BRAVO ! ARSENAL SUPERSTAR ! GEORGES CHAMPION ! »

Alors là, mon pote, ça m'a relancé, j'ai rechanté « On a gagné ! On a gagné ! On a gagné ! » de ma chambre jusqu'au collègue en passant par la salle de bains, la cuisine, l'escalier, la rue de chez moi et puis toutes les autres.

Et c'est pour ça que j'étais sûr qu'il y avait la vibration impeccable pour que ma classe gagne le championnat intersixièmes de football du mois de juin.

Les filles de ma classe ont voulu monter une équipe de pompom girls pour encourager l'équipe de foot. C'est Coralie Gauriaud, qui avait vu un film des Américains sur ce sujet, et c'est elle qui a proposé à M. Guédon. J'ai bien cru qu'emporté par sa colère il allait l'envoyer faire des tours de stade jusqu'à ce qu'elle ait des mollets de cycliste mais il s'est repris, vu que Coralie c'est la nièce de la conseillère d'éducation tout de même. Il a simplement beuglé « Non », et il a laissé Coralie avec ses rêves en marmonnant des trucs « Jusqu'au bout y vont me faire chier... des verrues à gigoter au bord du stade... plein le dos... on est quand même en France ou merde... », bref j'ai compris l'idée, mais pas les détails (surtout celui concernant les verrues).

Moi aussi je préfère que pas, concernant les filles en pompom girls. Premièrement je ne suis pas fanatique des cris aigus et deuxièmement je pense qu'Arsène, elle ne ferait pas des trucs de la sorte.

Le résultat, ça a été : Coralie nous annonce qu'elle et ses copines refusent de supporter nos matchs en applaudissant aux bons moments. J'étais un peu embêté pour l'équipe certes, mais ce n'était pas non plus dramatique, vu que notre entraîneur, c'est M. Guédon et que je ne connais personne qui puisse crier aussi puissamment aussi longtemps.

Il m'a nommé entraîneur adjoint dès les phases de qualification, j'ai pensé que ce trimestre j'aurais enfin la moyenne en EPS et que ma mamie de Pornic serait fière de moi. Si j'avais eu le numéro de téléphone de mon maître Arsène Wenger, je le lui aurais dit.

Surtout que M. Guédon a suivi mon idée concernant Kevin Galichon et Tiemoko Karaboualy et que cette idée, mon pote, elle marchait à la folie.

Déjà, Kevin, qui est dernier de la classe (mais ça va il a l'habitude, vu

que c'est de la sorte depuis sa dernière année de maternelle, il m'a dit), depuis qu'il marque des buts, il est devenu le gars sur qui les autres sautent tellement ils sont fiers de lui et franchement ça se voyait que ça lui plaisait des tonnes.

En plus, Kevin, vu que c'est pas un ahuri en fait, il savait très bien qu'il devait beaucoup à Tiemoko Karaboualy et à ses grandes jambes et ils sont devenus des frères de façon fulgurante exactement comme si ils avaient fait un pacte de sang ou un truc dans ce genre.

Le résultat c'était que l'équipe de la 6^e 4 elle avait ses chances pour gagner l'intersixièmes.

Seulement voilà, j'aurais dû me souvenir que dans un bien il y a toujours un mal, et que même il arrive que le mal il massacre le bien, et ça c'est arrivé pendant la demi-finale de l'intersixièmes.

Tout allait à peu près bien, il y avait égalité et je sentais que Kevin allait être décisif. M. Guédon l'encourageait d'ailleurs dans ce sens, moi je me tordais pas mal les doigts. Et puis ça a dérapé pendant la dernière remontée de terrain de Tiemoko Karaboualy. À vingt centimètres de son maillot il y a Gomassa Diaby, qui, lui aussi, question jambes, n'est pas à plaindre. C'est un duel magnifique, sauf que Gomassa Diaby, il dit, suffisamment fort pour je puisse l'entendre : « Je suis là, négro, lâche l'affaire. »

Kevin Galichon, qui, jusque-là – trois matchs tout de même ! – se tenait aussi correctement qu'un garde de Sa Majesté royale anglaise, il est devenu tout rouge-violet et ni une ni deux, il a foncé pour balancer son pied directement dans plusieurs endroits de Gomassa Diaby et là forcément ça a été la panique. Avec Kevin Galichon qui voulait continuer tranquillement de massacrer Gomassa Diaby, et Tiemoko qui criait à Kevin : « Mais arrête ! C'est pas grave, c'est mon pote Gomassa, il a le droit de m'appeler négro, arrête, frérot, je te dis, arrête ! »

Là, intervention musclée de M. Guédon, qui annonce son projet imminent d'en prendre un pour taper sur l'autre. Là, intervention plus molle du prof d'EPS de l'autre équipe, qui dit à M. Guédon : « Du calme, Jean-François, la violence ne règle rien. »

Bon déjà, on était tous surpris d'apprendre que M. Guédon avait un prénom et surtout on a tous eu peur pour l'autre prof, vu que ça se voyait que M. Guédon il avait atteint sa limite depuis au moins cinq minutes.

Heureusement, pile à ce moment, il y a l'élève qui faisait l'arbitre qui est tombé tout tremblotant et crachotant par terre, il paraît qu'il faisait une crise d'épilepsie et ça a calmé tout le monde. Heureusement.

Une fois l'élève épileptique évacué, les profs ont décidé qu'il y avait penalty contre nous et c'était plié. Ah la tristesse ! Pas tant pour moi, vu que j'ai déjà la victoire de la Ligue des Champions, mais surtout pour M. Guédon. Alors j'ai pris tout mon courage et je suis allé lui tapoter le dos. Il m'a lancé un regard assez furieux mais je pense quand même que c'était la chose à faire.

Après ça, on aurait dit que les gens au collège ne savaient pas quoi faire de ce qu'il restait du mois de juin. Les profs regardaient beaucoup plus par les

fenêtres, les élèves en profitaient pour jacasser en turbulence, et en vérité moi j'étais entre Pornic où m'attendait ma mamie et Paris où je voyais de moins en moins Arsène.

Ma mère a accéléré le mouvement en me prévenant que cette année je partais dès le dernier jour du collège, vu qu'elle ne voulait pas me savoir oisif à Paris même deux minutes. C'est-à-dire qu'il me restait quatre jours.

C'est-à-dire que quatre nuits, vu qu'Arsène elle ne vivait plus qu'à des horaires nocturnes.

Quatre nuits, je me suis couché le plus tard possible, quatre nuits, j'ai réussi à me lever pendant mon sommeil pour vérifier si oui ou non elle était rentrée se coucher. Avec ma lampe de poche je faisais du morse sauf que je ne parle pas morse et Arsène non plus je pense, mais c'était joli dans la nuit.

Et puis la quatrième nuit, c'est arrivé. J'ai entendu ses talons claquer sur les pavés de la cour, deux secondes après je collais mon nez contre ma fenêtre et enfin je la voyais. Elle tournoyait dans tous les coins de son appartement, elle ouvrait les tiroirs, soulevait les choses, son matelas, les vêtements par terre, les livres, même la poubelle.

Bon, je me suis dit, elle cherche quelque chose, peut-être tu peux l'aider, alors je commence à lui faire du morse analphabète en tenant ma lampe de poche d'une main et de l'autre je regarde avec les jumelles alors que oui, je m'étais dit que je ne le ferais plus, mais il y a un moment où il faut ce qu'il faut, surtout quand c'est la dernière nuit avant deux mois à Pornic.

Avec les jumelles j'ai pu avoir plusieurs indices :

- Premièrement elle cherche avec ses grosses lunettes noires sur ses yeux, ce qui me semble pas trop une méthode percutante de recherche.

- Deuxièmement au début de ses cheveux il y a du noir avant l'or, plusieurs centimètres je dirais. Donc Arsène est devenue blonde-brune.

- Troisièmement ses mains tremblent et elle doit avoir attrapé un rhume vu qu'elle se mouche cinq six fois.

À ce moment je sais plus quoi faire, elle ne voit pas mon morse, je ne peux pas l'aider dans sa recherche, c'est la nuit, il y a les règles et le pensionnat, demain mon voyage, et Arsène qui ne bouge plus, assise par terre, la figure cachée dans ses mains.

Et puis elle prend son téléphone, elle parle dedans, elle se relève et semble attendre.

Et moins de cinq minutes plus tard il y a d'autres pas dans la cour, je regarde et je deviens tout froid : c'est La Méduse.

Je suis tellement froid que j'arrive même plus à faire du morse alors qu'il faut bouger un seul doigt pour le morse. Et il rentre dans l'appartement vu qu'Arsène lui ouvre, elle tend la main vers lui, mais il lui donne rien, il lui tend la main et elle lui donne rien, elle lui montre qu'elle a rien dans ses poches, dans son sac. Alors il s'avance vers elle, et il sourit et c'est encore plus affreux quand il sourit. Il s'avance beaucoup trop près alors forcément Arsène elle le repousse ce que je trouve très bien, mais pas lui, vu qu'il lui

colle une énorme tarte sur la figure.

C'est pile à ce moment-là que j'arrête d'être froid, et au contraire c'est comme si la fièvre de la pneumonie me revenait mais alors d'un seul coup, sauf que j'ai pas sommeil du tout.

Et je quitte ma chambre, je traverse l'appartement, et je sors. Tant pis pour le reste, je pense. Tant pis si je deviens un genre de dingue. Tant pis si je pars en pensionnat. Tant pis.

Vu que je suis pieds nus, je vais archi vite pour mes escaliers, la cour, les escaliers d'Arsène et il ne me reste que la porte de son appartement à pousser. Je cherche une arme mais je suis en pyjama, dans le couloir rien même pas un parapluie, que moi, et Arsène a un cri tellement misérable que je me dis que je vais faire sans armes.

Je pousse la porte, je vois le dos horrible de La Méduse, il est à moitié couché sur elle, Arsène se débat mais elle a zéro chance, et il a relevé sa jupe, et avec une main il lui ferme la bouche. Je la connais cette jupe. Cette jupe elle la portait en septembre dernier quand je la suivais dans les rues, quand je n'étais pas encore le dog-sitter de Nadja, c'est une jupe d'un vert violent, le tissu il est plus léger qu'une aile de libellule, et de voir les mains de La Méduse sur cette jupe, ça fait que je n'ai plus peur.

Alors je rentre sans que personne ne me voie ou m'entende, et je saute sur le grand dos de La Méduse et directement je vais à son oreille gauche que je mords de toutes mes forces. Il hurle, se relève et me flanque la même énorme baffé que tout à l'heure à Arsène, j'y vois plus grand-chose. Juste assez pour le voir quitter vite fait l'appartement.

Arsène s'est rassemblée par terre, toute groupée sur elle-même, les genoux, les coudes, ses mains et ses pieds rentrés comme un bébé animal qui dort, et je me dis que oui, monsieur Ali avait raison, Arsène a maigri ces derniers mois. Je sais qu'elle n'est pas morte ou quoi que ce soit, vu que je l'entends pleurer. Alors je vais à elle, je m'assois par terre, et je lui soulève les cheveux.

Il y a des grosses larmes de partout sur sa figure, et de la morve comme de l'eau sous son nez, et déjà du violet autour de son œil gauche à cause de l'énorme tarte de La Méduse.

« C'est bon, il est parti, tu peux te relever maintenant », je lui dis.

Je tire discrètement sur la jupe verte pour pas qu'elle se sente honteuse vis-à-vis de moi. Mais elle ne sait plus que pleurer, Arsène, et je sens qu'il faut que je fasse un truc. Je pense à Lita, qui doit dormir et qui trouve toujours le remède de chaque problème, et je vais au frigo où il y a du champagne mais surtout des glaçons que je mets dans un torchon pour le poser sur la marque violette d'Arsène. Et elle bouge une main pour tenir la glace. Moi j'appelle ça un bon signe. Alors vite, vite, je la recouvre avec une couverture et j'attends.

Et puis son autre main vient vers moi pour m'attraper le poignet. On reste là sans parler, en se tenant chacun son tour la glace sur nos marques violettes.

« C'est drôle, on a pris une tarte chacun au même œil, enfin c'est pas drôle drôle, c'est... spécial », je dis.

Arsène pleure encore, mais c'est fini les hoquets, elle se redresse enfin, elle regarde chez elle.

« Il est affreux, cet appartement, elle dit, j'ai même pas été foutue de mettre des rideaux.

— C'est parce que ton équilibre, il est pourri, tu tiens pas sur un tabouret », je lui dis.

Bon, alors là je suis obligé de lui raconter que la première fois que je l'ai vue, j'avais des jumelles, qu'elle essayait de décorer, que ça a foiré vu qu'elle est tombée du tabouret et que de ma chambre j'ai entendu tous les jurons, les grossièretés, et que c'était fantastique.

Honnêtement j'avais pas prévu de lui dire ça, même dans dix ans ou vingt ans, mais si il y avait que la décoration qui lui donnait envie de parler à nouveau, je préfère, plutôt que les larmes, le silence et elle toute groupée par terre.

Après mon histoire de première fois, elle m'a regardé très profondément, elle a caressé ma marque violette et même si ça me faisait un peu mal, je ne lui ai pas demandé d'arrêter.

« J'ai besoin de me laver, je crois, elle a dit.

— Il faut que je rentre chez moi, je crois, j'ai dit.

— Oh non, Georges, s'il te plaît, ne pars pas. Pas tout de suite. Ne me laisse pas. S'il te plaît », elle dit. Avec sa couverture autour d'elle, ses cheveux noirs et puis blonds, son maquillage en fuite, elle ressemble à un papoose de mon livre des Indiens d'Amérique.

Je regarde les fenêtres de chez moi, il n'y a pas de lumière, puis ma montre, il est trois heures et demie du matin, puis Arsène transformée en papoose et je dis oui. Oui, je reste, je vais te faire du café, oui, lave-toi, oui, je ne te laisse pas.

Quand elle est sortie de sa douche, elle a eu froid et moi aussi. Alors elle s'est couchée dans son lit, moi posé à côté d'elle, et elle a recommencé à pleurer mais doucement, et elle ne disait plus qu'une chose : qu'elle était fatiguée, si fatiguée. Alors j'ai mis mes mains sur son front comme pour lui prendre la température, sauf que je les ai laissées là mes mains, pour bien qu'elle comprenne qu'elle n'était plus seule maintenant, qu'elle était au chaud, et que la fatigue à un moment ça s'arrête.

Quand sa tête est devenue lourde dans mes mains, j'ai compris qu'elle dormait. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que c'est le calme qui m'a donné envie de pleurer à mon tour. Je suis sorti de son lit comme un chat, j'ai pleuré debout devant sa fenêtre en regardant chez moi, et le jour qui salissait le beau noir de la nuit. J'ai pensé à La Méduse, j'ai fait des vœux pour qu'il tombe dans un trou de chantier et qu'il y demeure maintenant et à jamais.

Et puis la lumière est arrivée dans la loge de la mère de Lita, c'est toujours la première de l'immeuble debout rapport à ses insomnies et à son

double travail, donc il fallait partir à toute blinde. Mais avant je me suis approché d'Arsène, au plus près d'elle, elle avait retrouvé son odeur de fleurs qui meurent alors je l'ai embrassée sur sa bouche mais attention ! j'ai juste posé ma bouche comme du vent sur la sienne et c'est tout.

Et j'ai filé.

Les parents n'ont pas tiqué, ils dormaient. Ils n'ont pas tiqué non plus deux heures après quand j'arrivais pas à me réveiller et quand ils ont vu ma marque violette devenue jaune-noir vu que j'ai dit que j'étais tombé de mon lit à cause d'un cauchemar affreux où des gens dans un pensionnat me battaient comme plâtre matin, midi et soir.

Ma mère a soupiré en regardant mon père, mon père m'a tapoté la tête et on est partis à la gare Montparnasse pour mon train de Pornic.

J'ai insisté pour dire au revoir à Lita dans la loge. Elle partait au Portugal trois jours après moi, et je lui ai chuchoté dans l'oreille : « Dis à la voisine de ne pas s'en faire, je ne pars que deux mois, et je lui écrirai presque tous les jours et dis à monsieur Ali que La Méduse doit aller en prison ou un truc dans ce genre de façon urgente mais que je peux pas m'en occuper de Pornic. »

ÉTÉ

J'ai dormi tout le long du trajet Paris-Nantes et ensuite Nantes-Pornic alors que d'habitude je m'ennuie tellement que je compte les arbres.

Et lorsque je l'ai vue ma mamie de Pornic sur le quai à m'attendre, il est arrivé un truc assez bizarre je trouve, c'est comme si depuis un an que je l'avais pas vue elle s'était ratatinée. Mais attention ! ratatinée mais toujours jolie, et qui sent bon, et habillée coquette, et son sourire impeccable, mais ratatinée. Je me suis dit que peut-être c'était le sommeil du train avec la peur de manquer mes deux arrêts qui abîmaient mes yeux.

En tout cas, on sautait de joie tous les deux, on a discuté tout le trajet du bus de la Ligue des Champions, de mon maître Arsène Wenger et que mon papy de Pornic c'était trop dommage qu'il ait manqué celle-là de finale, et enfin la maison de mamie, 8, allée des Pêcheurs-de-Lune.

Bon, là, je vous cache pas que j'ai dormi encore et peut-être j'aurais dormi toute la journée mais ma mamie voulait que j'aille faire comme à chaque fois le premier jour que j'arrive : dire bonjour à la mer.

Malgré l'été j'avais un peu froid, mais ma mamie m'a dit d'enlever mes chaussures pour que l'eau touche mes pieds, que ça allait me réchauffer. Et c'était vrai même si pas au début, vu que Pornic c'est fantastique mais c'est pas une île tropicale.

« Dis-moi, Georges, finalement c'était bien cette année de sixième ? » elle a dit ma mamie.

J'ai répondu que oui, j'avais bien aimé même si les choses étaient compliquées en vérité.

Ma mamie c'est une personne curieuse. Par exemple elle sait toutes les histoires de l'allée des Pêcheurs-de-Lune, ceux qui sont morts, ceux qui vont naître, ceux qui sont amis, ceux qui s'engueulent le soir de Noël même devant les enfants, ceci cela. Elle n'espionne pas du tout, mais elle écoute bien bien quand les gens lui parlent, elle s'intéresse, et paf ! les gens disent.

Sauf que là, moi, son petit-fils, je disais rien.

Alors ma mamie elle a fait ce truc : elle a posé sa main sur ma nuque, alors ça a fait bing ! dans ma tête, j'ai revu Arsène qui me fait la même chose dans la rue avec Nadja, et Nadja qui secoue sa pluie dans les phares des voitures, et ça me file un coup de cafard affreux. Alors je lui ai tout raconté à ma mamie depuis le début, et on marchait sur le bord de la mer, ma mamie

avait aussi enlevé ses chaussures vernies, et elle m'écoutait, et je parlais et à la fin, il faisait presque nuit alors que ma mamie elle préfère manger tôt vu que c'est meilleur pour la digestion.

« Il faut que tu lui écrives, elle a dit à la fin ma mamie. Quand ton papy il était en camp de prisonniers en Allemagne pendant la guerre, je lui ai écrit tous les jours. TOUS les jours pendant cinq ans. »

« Et puis à l'âge d'Arsène ça arrive qu'on soit triste, ça s'appelle le mal de vivre, ça arrive », pour finir elle a dit.

En rentrant chez elle, j'ai mangé sans savoir ce que je mangeais alors que c'était du rouget et que le rouget de ma mamie c'est vraiment quelqu'un. Et après j'ai dormi.



(Pendant ce temps, dans la tête de M. Guédon, Saint-Bonnet-le-Château, Haute-Loire)

Cette année j'ai pris Patrick avec moi pour mes trois semaines à Saint-Bonnet-le-Château et je regrette pas.

Bon, les dix heures de trajet j'ai cru que ça le tuait mais faut bien voir que c'est un chat qui n'avait jamais fait de voiture. Sorti de là, Patrick m'a prouvé que c'est une bête qui aime la campagne, et il faut croire que la campagne le lui rend bien vu le nombre de mulots qu'il me ramène à moitié morts.

C'est pour la forêt que je viens chaque année ici, la forêt avec la tranquillité sauvage qu'il y a dedans. Les sapins ici sont tellement grands et touffus et vieux avec des branches costaudes que la lumière rame pour s'introduire, même les oiseaux on dirait qu'ils aiment pas trop y pépier. Et moi quand j'ai bien marché au milieu des sapins, je suis nettoyé.

C'était flinguant de voir Patrick vouloir m'accompagner. Bien sûr la première fois il a suivi dix minutes puis il a fait demi-tour. Et puis chaque jour un peu plus, j'en revenais pas, c'est là que j'ai compris qu'un chat ça pouvait ahaner, comme nous quoi mais sans la sueur. Au début j'ai pensé à acheter une laisse pour pas le perdre, mais je me voyais pas traverser le bled avec Patrick en laisse et ensuite aller comme si de rien n'était boire un demi au comptoir du Bar des Amis.

Total : je lui ai fait confiance et ce chat me suit à quelques mètres, parfois il galope devant, parfois quand je m'arrête pour dormir contre un tronc, il fait ses griffes dessus et on est bien.

Mon père est né à Saint-Bonnet-le-Château mais une fois installé à Paris avec ma mère et nous autres il a jamais voulu y retourner. C'est à sa mort que l'envie m'est venue d'aller voir. Il m'avait pas parlé des sapins, mon père. Faut dire que mon père il parlait de rien. Et que je suis pas bavard non plus. Je

m'y suis un peu mis avec Patrick quand on se repose contre les troncs des sapins, ça m'est venu d'un seul coup, et il m'a pas semblé que Patrick ça le choquait. Alors j'ai continué, je lui ai parlé de mon père, des roustes qu'il me collait, de mon boulot au collège et même à un moment je lui ai causé de Georges mais comme ça, hein, en passant, deux minutes. Seulement pour lui dire que le têtard était devenu mon assistant et que j'aurais pas parié un survêtement dessus au début de l'année.

Et cette histoire de bavarder ça m'a repris au Bar des Amis avec des gars du coin alors que ça fait plus de dix piges que je viens là et rien, chacun chez soi et bonsoir monsieur. Mais là, c'est venu, j'ai suivi, et vraiment je regrette pas.



C'est pas compliqué : tout mon argent de poche est passé en cartes postales pour Arsène cet été-là. Au début j'étais stressé de ce que je devais lui écrire, si je devais parler de l'attaque de La Méduse, de sa maigreur, des horaires nocturnes, mais ma mamie m'a dit que c'était pas délicat, qu'il fallait faire naturel, mine de rien, pour lui donner envie de soleil et de vacances.

En gros ça faisait « Salut j'espère que tu vas bien, moi ça va. Ainsi que ma mamie qui t'embrasse chaleureusement. Je me baigne, je mange du poisson et je suis très bronzé. Signé Georges », mais avec des variations quand même, sinon c'est un coup à pas les lire tellement tu sais ce que tu vas lire.

Lita m'a téléphoné une fois avant de quitter la France. « T'inquiète pas de la voisine, monsieur Ali m'a dit de te dire que la situation est sous contrôle, sinon je t'embrasse, fais attention aux oursins et à la septicémie », elle a dit.

J'ai soufflé tout l'air de mes poumons après cet appel de Lita, et j'ai plus été inquiet de gâcher mes vacances et celles de ma mamie en pensant tout le temps à autre chose, même si en vérité, j'y pensais tout le temps.

Ce que je veux dire c'est que ça ne m'empêchait pas d'être à Pornic avec ma mamie, de discuter de tas de trucs comme d'habitude avec elle, d'aller à la plage comme d'habitude et le soir de regarder la télé comme d'habitude. Je dirais même que cet été on a plus parlé, c'est-à-dire que j'ai posé des questions qu'avant je n'osais pas. Comme leur rencontre à mon papy et ma mamie, comment elle a su qu'il l'aimait, et si cinq ans à attendre c'est long ou ça va.

Et ma mamie c'est pas compliqué, c'est sa passion de raconter les choses de quand elle était jeune, comme l'inondation de sa maison quand elle était petite avec les meubles qui flottent et sa mamie à elle qui préfère mourir plutôt que d'être évacuée, ou les cigarettes mentholées qu'elle fumait à cinq ans avec son frère Jacques derrière les buissons.

Mais on n'était jamais arrivés à l'âge où elle rencontre mon papy et

j'avais un peu peur qu'elle se mouche beaucoup. Mais non, pas du tout.

Elle cuisinait sa soupe de poissons en même temps et pour s'aider à bien se souvenir, elle buvait des petits verres du vin blanc de la soupe, et personnellement je pense que ça l'a aidée à ne pas avoir besoin de mouchoirs.

Ma mamie elle était secrétaire dans le journal *Ouest-Éclair* et mon papy il était journaliste. Et un jour elle a mis une robe, mon pote, assez fantastique, il paraît, et tous les gens au journal ils faisaient des compliments à ma mamie. Et à un moment, la chef des secrétaires, elle a dit à mon papy qui passait par là : « Hein que mademoiselle Laurent elle a une belle robe ? » et mon papy il a dit : « Moi les belles femmes, je les préfère toutes nues », et la chef des secrétaires, elle était outrée, elle a traité mon papy de « espèce de petit rucucu, va » mais ma mamie en secret elle était ravie et à partir de là, ni une ni deux, ils s'aiment sauf que c'est la guerre qui arrive. Ma mamie elle a beau supplier mon papy, il a pas le choix, il part et total elle attend cinq ans.

« Tu vois, Georges, si on m'avait dit à l'époque que ça allait durer si longtemps, peut-être, peut-être, tu ne serais pas là aujourd'hui. Alors qu'on ne vienne pas me dire ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Tu m'entends, Georges, qu'on ne vienne pas me le dire ! » elle a dit ma mamie en me servant mon assiette de soupe.



(Pendant ce temps, dans la tête de Mme Cognet, Édimbourg, jardin de Princes Street)

Il fait un temps magnifique et je suis en Écosse. Sur les traces de John Rebus, le héros policier de Ian Rankin. À dix-huit ans j'étais à Londres sur les traces de Mick Jagger et pendant ce temps les Stones enregistraient *Exile on Main Street* dans le Sud de la France. Manifestement ce détail m'avait échappé.

Là je poursuis un personnage fictif, je suppose que je risque moins la déconvenue. Il a fallu que je me mette raisonnablement à la bière et au whisky, autrement c'était pas la peine de faire tout ce chemin, car John Rebus passe beaucoup de temps dans les bars, et je m'emploie à tous les retrouver. La nuit. Parce que la journée je marche, les jardins, le château, les bords de mer.

En quelques jours, l'exotisme d'Édimbourg et cette traque m'ont permis d'oublier que je suis prof et que je le serai encore à la rentrée prochaine. Avec mon anglais tout neuf finalement, puisque vierge de toute pratique depuis Londres 1971, je suis à nouveau une débutante et les Écossais me traitent comme telle.

J'en viens à penser que si je rencontrais John Rebus, il pourrait se passer quelque chose entre nous. Nonobstant l'effort que je fournis en venant chez

lui et en me mettant à l'alcool, je ne commettrai pas les erreurs de ses liaisons précédentes : je comprends ses obsessions, et mieux, j'applaudis.

Voilà je rêve à nouveau. Comme en 1971. D'ailleurs à l'époque je n'avais pas remâché longtemps ma déception concernant ce petit problème géographique. Je garde un excellent souvenir de moi rêvassant et marchant dans Londres. Tel le chien de chasse qui ne mange pas le cerf, et ne vit que du plaisir de la recherche.

Lorsqu'à la rentrée mes collègues me demanderont les raisons de mon voyage en Écosse, j'évoquerai les paysages, les musées, et je tairai John Rebus et le whisky. On ne peut pas tout dire, n'est-ce pas ? C'est comme la copie de Georges avec son rêve où il s'envole au-dessus de footballeurs célèbres en tenant dans ses bras une fille qui a le double de son âge et de sa taille, je l'ai récupérée en prétextant une ânerie et je la garde au secret avec celle de Kevin Galichon. Toutes deux dans la pochette du 33-tours d'*Exile on Main Street*.



Ce qui me turlupinait un peu quand même c'est qu'Arsène ne répondait pas à mes cartes. Même si je me doutais qu'elle avait des tas de trucs à faire et que écrire des cartes postales quand t'es pas en vacances, tu n'y as pas le cœur, j'étais turlupiné.

« Et la chanson du type là, tu l'as apprise ? » elle m'a demandé ma mamie.

Sauf que je voyais pas de qui elle parlait.

« Mais enfin, Georges, c'est toi qui me l'as raconté, chez monsieur Ali, la chanson, du type là, il n'est pas français, et Arsène t'a conseillé de l'apprendre », elle a dit.

Elle n'oublie rien, ma mamie, rien, elle pourrait facilement être policier de grand talent, c'est évident.

Alors on a cherché un café Internet dans Pornic, ma mamie s'est assise pour la première fois devant un ordinateur et donc on a tous bien ri, moi, les autres clients et le monsieur qui est le patron. Mais à la fin on a trouvé les paroles de la chanson de ce Bob Dylan, on les a imprimées et au travail.

Et, oui, c'était du travail, vu que premièrement je suis toujours pas fort fort en anglais, deuxièmement ma mamie encore moins sauf que pas question qu'elle ne participe pas, et que troisièmement la poésie de Dylan j'aime autant vous dire que c'est rudement plus compliqué que celle de Maurice Carême.

Heureusement il y a une phrase qui revient tout le temps et cette phrase-là, elle est toute simple, elle va tout droit et c'est vrai que c'est ce que tu peux dire de mieux à un être humain : « *Come in, she said, I'll give you shelter from the storm* », c'est-à-dire « Viens, dit-elle, je te donnerai un refuge contre

la tempête ».

« Je pense que si elle t'a parlé de cette chanson en particulier, c'est qu'il y a une raison », elle a dit ma mamie.

Mais le truc c'est qu'on savait pas laquelle, et c'est pas faute d'avoir réfléchi. Ma mamie avait mis toutes ses lunettes, elle m'a fait toutes sortes de propositions mais on ne savait pas. Le matin, après avoir dormi, elle avait une nouvelle idée mais chaque nuit changeait l'idée de la journée d'avant. Moi personnellement j'étais embrouillé, mais ce qui était sûr c'est que la chanson me plaisait même si je la trouvais un peu trop toujours pareille alors que *I'd Love to Change the World* elle varie et en plus je comprends tout ce qu'elle dit.

En tout cas, la poésie de Bob Dylan, ça nous a rajouté une occupation et ça fait que les vacances quand elles ont fini, je ne m'y attendais pas.

Le matin, avant de m'accompagner au train, car chaque année c'est la coutume, ma mamie m'a mesuré contre le mur de la cuisine. Eh ben, mon pote, on était choqués vu que j'ai grandi de dix centimètres, ce qui fait que probablement je ne serai plus le plus petit du collège à la rentrée.



(Pendant ce temps, dans la tête de monsieur Ali, Paris, église Sainte-Cécile)

Et je viens chercher l'apaisement dans une église. Est-ce que c'est pas le plus pathétique de toute l'histoire ?

Moi, Ali Nourredine, athée, né musulman, soixante-quatre ans, j'ai traîné mes phalanges pétées et ma cervelle en chaos jusqu'à une église et si je continue à être seul là-dedans, y a même peut-être une possibilité pour que je me mette à pleurer comme un veau.

La Méduse est passé devant la boutique, je venais de raccrocher d'avec la petite Portugaise, ça m'a pris à la gorge, je suis sorti, je lui ai tapé fort sur l'épaule et j'ai vu qu'en se retournant, il était soulagé, ce n'était que moi, le vieux de la librairie, j'ai passé encore un cran dans la rage et, sans un mot, je me suis pété le poing gauche en lui défonçant la mâchoire.

Cinq ans de boxe française quand j'étais jeune qui me sont rendus en un coup de poing. La Méduse tombe, et je tape à coups de pied partout où je peux et j'arrête que quand je n'ai plus de souffle.

Alors je me penche sur lui et je lui dis de ne plus jamais revenir ici ou je jure sur les yeux de mes enfants mal connus que je le tuerai sans un putain de remords, moi, Ali, soixante-quatre ans, libraire, non-participant aux affaires humaines.

Et je pars sans le regarder en pensant : « Voilà, Georges, c'est fait. Voilà, Grande Gigue, c'est fait. » Pour la première fois depuis je ne me rappelle pas

quand, je n'ai pas laissé couler et je finis dans une église à regarder mon poing gauche amoché sans savoir si c'était la chose à faire.

Et je ris tout seul dans mon église désertée, un rire incongru forcément et qui fait du bruit, parce que je pense d'un seul coup à Steve McQueen dans *Les Sept Mercenaires* et à l'histoire de son pote qui se flanque tout nu dans un buisson d'épines. Et le gars quand McQueen lui demande le pourquoi de ça, il répond : « Sur le moment, ça m'a semblé être une bonne idée. »

FIN AOÛT – DÉBUT SEPTEMBRE

Sur le quai de la gare Montparnasse, les parents n'en revenaient pas de tout mon bronzage et de tous mes centimètres. Ma mère surtout, ça se voyait que je lui avais manqué, alors je me suis bien appliqué à ne pas supplier pour qu'on rentre en quatrième vitesse à la maison. Je faisais des tas de sourires idiots et quand mon père a dit « Allez ! on fête ça : je vous invite au restaurant ! », alors que j'aurais voulu m'évanouir, j'ai fait le gars joyeux qui n'en revient pas de la chance qu'il a.

Pendant le déjeuner, j'ai posé des questions sur les gens de l'immeuble en discrétion de sous-marin. Et ma mère a pensé que je voulais des nouvelles de Lita, qu'elle était revenue du Portugal, qu'elle avait grandi aussi mais moins que moi, ce qui est normal vu que c'est une fille et en plus elle est asthmatique. Et le docteur M. Tesson allait se remarier, c'est la quatrième fois, comme quoi il a la santé. Et rien d'autre. Et j'ai pas osé questionner à propos d'Arsène et ça a fait que mon banana split je l'ai aimé mais moyen.

Tout le chemin en métro je n'arrive plus à leur parler, je compte les stations, et puis le temps entre chaque station, et puis le nombre de gens avec un jean dans notre wagon, et le nombre de ceux qui lisent, ceux qui dorment, ceux qui écoutent de la musique, ceux qui discutent et enfin, ça y est, c'est la maison.

Lita m'attend devant la loge alors ma mère dit : « Profite de ta petite copine, on s'occupe de ton sac, mon grand. » Elle est tellement gentille, ma mère. Lita et moi, on dit rien tant que les parents peuvent entendre.

« J'ai fait comme t'as dit et il paraît que monsieur Ali il a défoncé La Méduse, c'est ma mère qui le sait par la concierge du 4, et même que depuis, il a disparu, La Méduse », elle me dit, Lita.

Après c'est le silence. Alors que Lita elle aime pas spécialement se taire et que moi j'ai des trucs à demander, beaucoup de trucs mais je sais pas, j'ose pas, la vérité c'est que j'ai peur.

Alors on attend, on fait semblant de trouver vraiment très intéressants les gens qui entrent et qui sortent de l'immeuble. Lita elle dit « Bonjour » à chaque personne bien poliment, vu qu'elle est la fille de la concierge, mais moi j'ai la gorge trop serrée pour être bien élevé comme à l'habitude.

Heureusement dans la rue je vois passer un chien que je connais, un pote de Nadja qu'elle avait avant la campagne, un tout petit maigre mal coiffé mais

chouette quand même et il me dénoue ce chien.

« Et la voisine ? Elle va bien la voisine ? » je dis.

Lita, elle fouille dans sa poche arrière de jean et elle sort une enveloppe qu'elle me donne.

« Je vais m'asseoir dans la cour, à côté des poubelles, je t'attends là-bas », elle me dit.

Je reste debout pour lire la lettre qui est dans l'enveloppe.

Georges,

Moi aussi j'espère que tu vas bien. Tu dois être très bronzé à l'heure qu'il est.

J'aimerais t'écrire que je vais bien mais ça ne serait pas la vérité. C'est pour ça que je quitte Paris. Pour me reposer. Il paraît qu'on va me guérir et que bientôt je pourrais avoir Nadja avec moi.

Je regrette de ne pas t'avoir dit au revoir, mais en réalité c'est mieux, je suis nulle à ça. À ça et à installer des rideaux... ha ha ha...

J'espère que tu changeras le monde, et sache que tu as été le meilleur refuge possible contre la tempête.

Je t'embrasse, même.

Je lève les yeux pour voir la fenêtre d'Arsène et je sais qu'elle est vraiment partie.

Alors je rejoins Lita à côté des poubelles dans la cour, je m'assois par terre près d'elle, et je lui demande si elle pense être invitée au mariage du docteur Tesson.

Et c'est fini.

Juliette Arnaud est née en 1973 à Saint-Étienne, à l'époque où les Verts dominant le Championnat de France de football.

Au Cours Florent, elle rencontre ses deux « commères », Christine Anglio et Corinne Puget. Faute de trouver des pièces à leur goût, les trois amies décident d'en écrire une elles-mêmes. Ce sera *Arrête de pleurer Pénélope*, une histoire d'amitié entre filles. Le succès est énorme, une suite s'impose. *Arrête de pleurer Pénélope 2* affiche également complet au théâtre pendant des mois. Son adaptation cinématographique est sortie début juin 2012 : Juliette Arnaud en a cosigné le scénario, les dialogues et la réalisation. Parallèlement, elle poursuit sa carrière de scénariste pour le cinéma (*La Beuze*) et d'actrice au cinéma (*Ensemble, c'est tout*, *De l'autre côté du lit*, *Divorces...*) et à la télévision (*Drôle de famille*).

Arsène est son premier roman.